

LES PAYS MYTHIQUES

LE NURISTAN, «TERRE DE LUMIERE » ?



Femmes afghanes en 1970

MARION DUVAUCHEL

I L'AFGHANISTAN : LE CŒUR DE L'ASIE CENTRALE

I LES VOYAGEURS EN AFGHANISTAN

Sous l'Afghanistan, il y a la Perse et il y a l'Inde, mais aussi la Grèce. Il y a un confins de civilisation, là où trois mondes se sont rencontrés pour créer une civilisation tout à fait singulière, un art unique, et pour disparaître ensuite, sous les coups de l'islam.

En 1602, un jésuite portugais traverse une partie de l'Afghanistan qu'il désigne sous le nom de « Capherstam » et décrit comme un sol fertile qui donne de la vigne à profusion. Moins connue est le séjour de deux mois d'un Pathan missionnaire converti au catholicisme, Fazl Huq. Il partit en compagnie d'un ex-mollah converti lui aussi du nom de Narulah et ils pénétrèrent dans Jalalabad déguisés en femmes. Chaque jour Huq tenait son journal en écrivant avec du jus de citron en guise d'encre invisible et y consigne des informations cruciales. On apprend que l'adultère y était inconnu, que seuls les célibataires étaient soupçonnés d'immoralité, vice que l'on extirpait d'eux avec la plus grande férocité. Les Kafirs regardaient mourir leurs proches en silence – on ne précise pas si cela témoigne d'un farouche respect devant la mort ou d'une indifférence absolue – puis les déposaient dans des coffres de bois qu'ils plaçaient sur le flanc de la montagne. Les maisons avaient parfois cinq étages et la faune s'y avère diversifiée : des corbeaux, des perroquets, des ours, des léopards et des loups.

Il fallut attendre les années quatre-vingt pour qu'un certain W.W. Macnair officier des services topographiques de l'Inde pénétre jusqu'à la vallée de Bashgul. Il rapporta que les habitants étaient réputés pour leur beauté et leur teint d'européens, qu'ils adoraient des idoles, buvaient du vin dans des coupes d'argent, se servaient de tables et de chaises – signes sans doutes incontestables du triomphe de la civilisation – que leur teint variait du rose au bronze, que l'infidélité des femmes était punie de coups modérés, et celle des hommes d'amendes payables

en têtes de bétail. A son retour il fut officiellement réprimandé et ensuite félicité en privé.

Le voyage décisif fut effectué par sir Georges Robertson, agent politique britannique. En 1890 et 1891, il remonta le Bashgul jusqu'à sa source et pénétra jusqu'à la vallée du Pech. Son livre *The Kafirs of the Hindu Kush* trace le seul portrait vivant qui nous soit parvenu des Kafirs dans leur antique tradition de paganisme. Ce devait être le dernier.

Pendant les trente années qui précèdent le récit de Newby, ce sont les allemands qui ont eu le monopole des voyages exploratoires au Nuristan. En 1935, arrive l'expédition allemande de l'Hindou Kouch dont l'objet était assez ambigu – elle devait s'éclaircir quelques années plus tard – mais il semblerait que les membres aient passé l'essentiel de leur temps à étudier l'anatomie comparée des habitants. L'ensemble fut embaumé dans un énorme volume pratiquement illisible imprimé en épouvantables caractères gothiques.

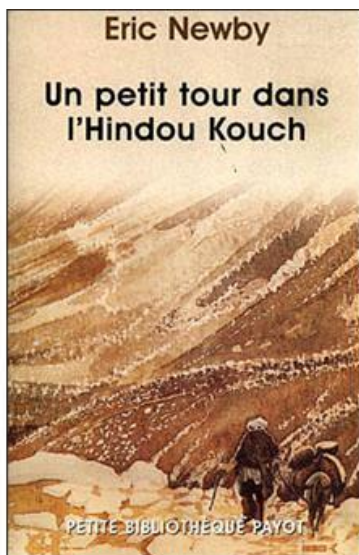
Et puis, en 1956 il y eut l'expédition Carless-Newby.

2 UN PETIT TOUR DANS L'HINDOU KOUCH

L'expédition Carlesse-Newby se compose d'un cadre commercial de la haute couture et d'un diplomate qui s'apprêtaient à aller voir les Kafirs Ramgul au Nuristan « sans autre raison que de satisfaire leur curiosité ». Eric Newby se démène comme un beau diable pour présenter à temps la collection de printemps. Il s'emploie en particulier à mettre la touche finale au clou de cette collection, Royal Yacht, neuf fermetures éclairs, des propriétés chimiques insoupçonnées comme celle d'absorber l'argent : un désastre irrattrapable. Saisi d'une intuition irrépressible, ou sans doute désespéré, il télégraphie à son ami Hugh Carless, diplomate en poste au Brésil : « Peux-tu aller Nuristan juin » ? Ce qui semble l'expression d'une intense déréluction, un moment d'une suprême lucidité ou le code secret d'un groupe de conjurés néo-victoriens. En réalité, l'existence du Nuristan est attestée dans la

plupart des bons dictionnaires. Au demeurant, il apparaît dans un des meilleurs contes de Kipling, *The Man Who Could Be King*. Le temps de brader avec panache sa carrière dans la haute couture, de faire quelques emplettes hautement techniques conformes aux instructions de son ami – qui a beaucoup lu sur l'alpinisme – et nous avons un récit de voyage parmi les plus cocasses et irrésistibles qui se puissent inventer : *Un petit tour dans l'Hindou Kouch*. Mais aussi la découverte d'un des pays les moins connus de la planète, le Nuristan, la terre de lumière.

Lorsque Eric Newby et son compagnon se rendent dans l'Hindou



Kouch en 1956, jusqu'à la frontière afghane, l'Afghanistan n'a aucune réalité dans l'esprit des deux hommes. En fait, ils partent en Perse avec tout le folklore qui y est associé...

Il est vrai que ce sont deux farfelus.

Ce n'est qu'à quelques kilomètres de la frontière afghane que la Perse va disparaître pour faire place au pays dans sa réalité la plus concrète et parfois la plus sordide. Et la Perse disparaît de leur esprit, l'Afghanistan

apparaît.

Ils partent en voiture jusque l'Asie centrale : onze jours pour atteindre la Turquie. Ils passent trois jours à Istanbul, en attente du départ pour l'Arménie et ils sont toujours « bien déterminés à dormir en Perse ». A Téhéran, Hugh dégote une voiture qui leur permettra d'assurer les kilomètres qui les séparent de la frontière afghane et ainsi de se rendre à Kaboul. La Perse, c'est le pays rêvé, l'Afghanistan, c'est le pays réel. Pour que le mythe germe, il faut une antique civilisation. La Perse fascine, elle a un art, une

religion, elle a aussi une apogée éblouissante qu'on appelle le monde « arabo-persan » qui a le même statut que l'art mozarabe. Et qui en réalité est un pur mythe¹.

La Perse, immense et prestigieux empire, déborde cependant les frontières de cet Afghanistan qui lui est relié. Elle inclut aussi le Tadjikistan et l'Ouzbekistan, c'est-à-dire l'Asie centrale. Plus loin encore dans l'histoire, la Perse, c'est l'Iran, donc le monde indo-européen.

La fascination pour l'Asie centrale renvoie à un passé légendaire qui renvoie lui-même sinon à l'origine du monde, du moins à ce qui est traditionnellement considéré comme un berceau de l'humanité : la Mésopotamie, la région entre le Tigre et l'Euphrate. Et cette fascination pour le coup est légitime.

L'empire perse fut fondé vers 55° avant J.C. par Cyrus II qui mit fin à la domination des Mèdes et annexa Babylone. Son fils, Cambyse II conquiert l'Égypte. L'empire atteint son apogée avec Darios le grand, qui fonda Persépolis. En guerre contre les grecs, il fut vaincu à Marathon en 490 av. JC. Son fils Xerxès fut battu peu après à Salamine, victoire à la Pyrrhus commentée par Eschyle dans l'une de ses tragédies. L'Empire affaibli puis ruiné fut conquis par Alexandre le Grand, puis soumis aux Parthes.

Après avoir connu une nouvelle période de gloire avec les Sassanides du IIIe au Ve siècle la région fut conquise par les arabes au VIIe siècle et islamisée. Au IXe siècle, les Samanides firent de Boukhara la capitale d'un empire qui couvrait l'ensemble de l'Ouzbékistan et du Tadjikistan actuels ainsi qu'une bonne partie de l'Iran et de l'Afghanistan. Geoffrey Moorhouse² décrit la ville comme un haut-lieu de culture capable de rivaliser avec Bagdad. On venait y étudier depuis d'aussi lointains pays que le Yémen et l'Andalousie. Sa bibliothèque comptait 45000 livres où Hussayn Ibn Abdallah Ibn Sinna plus connu sous le nom d'Avicenne s'abreuva. Linguiste, musicien, traducteur et commentateur d'Aristote il est l'auteur du *Qanoun*, le Canon de la médecine, une encyclopédie des connaissances de la

¹ Voir « l'islam berceau de civilisation : un pur mythe » sur le site.

² Moorhouse (G.), *le pèlerin de Samarcand*, Paris Phoebus, 1993.

Chine, de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte et de la Grèce qu'il compila à partir de sources remontant à dix siècles en arrière et qui était d'une telle importance que le pape publia une bulle pour en autoriser l'étude dans les facultés de médecine d'Europe.

Boukhara³ est un mythe à elle seule, l'étoile dans le ciel de la Perse de cette époque qui fut une apogée. Elle correspond à l'ancienne Chorasmie évoquée par Hérodote au Ve siècle avant Jésus Christ. C'est là que commence le Maverannah, l'« Au-delà du fleuve », ainsi dénommé par les Arabes conquérants. On l'appelle aujourd'hui la Transoxiane ; comprise entre les deux fleuves de l'Amou-Daria et du Syr-Daria, c'est une autre Mésopotamie, ce qui signifie un pays fertile et riche, un univers de champs et de jardins dont l'ampleur et la fécondité, de Boukhara au Fergana, explique la longue histoire. Cette Transoxiane perpétue - avec pour centre Samarcande -, l'antique Sogdiane, satrapie perse conquise à partir de 334 avant J.C. par les Grecs d'Alexandre et devenue au XIVe siècle le cœur de l'empire de Tamerlan, avant d'être la substance des émirats ouzbeks de Boukhara et de Kokand.

C'est une région de légende : un proverbe ancien soutient que

« dans le monde entier la lumière vient du ciel, mais dans les saintes villes Samarcande et Boukhara, elle monte vers le ciel ».

Le sogdéen qui rayonnait à partir de Macaranda (l'actuelle Samarcande) était devenu la *lingua franca* des routes de la soie et témoignait d'une civilisation extrêmement raffinée. Aujourd'hui encore les tadjiks de montagne ou Yagnobsky parlent cet idiome vieux persan qui dérive de la langue indo-européenne de l'empire de Sogdiane, langue administrative et littéraire de la plus haute importance pour l'Asie antique. Ce n'est pas seulement un pôle de civilisation que cette Transoxiane, mais aussi un pôle stratégique car sous l'imaginaire, il y a de la géopolitique, on ne le répètera jamais assez, et les articulations secrètes de l'histoire ancienne,

³ Ispahan (en Iran), Samarcande et Boukkhara (en Asie centrale) sont les trois villes de cet Orient qui ont soutenu la rêverie poétique romantique. Voir sur le site « Ispahan ».

d'une histoire immémoriale. Qui domine la Transoxiane (appelé parfois l'Iran extérieur) tient souvent l'Asie centrale.

En 1868, Boukhara est sous protectorat russe, et ne cessa d'être un émirat client de l'empire russe que pour devenir un oblast soviétique. C'est là que se trouve au milieu d'un immense arc de cercle montagneux, étalé sur trois mille kilomètres depuis l'Altaï mongol au nord jusqu'au *Kopet Dagh* iranien au sud-ouest, le berceau de l'Asie centrale. Au pied de ces hautes montagnes, le miracle d'une civilisation des oasis. Le phénomène ne dépasse pas dix pour cent de l'espace global, et encore par son extension actuelle par l'irrigation soviétique.

Au sud et à l'Ouest de la Sogdiane⁴, on peut citer en bordure du Karakoum, les provinces afghanes du Mazar-i-Sharif et Hérat qui constituent l'antique Bactriane, les oasis turkmènes de Merv (l'ex-Margiane) et l'Achkhabad. Plus au nord, l'oasis de Samarcande. L'Oxus, (Amou-Daria), l'un des fleuves les plus puissants et les plus capricieux du monde s'écoulait alors presque paisiblement jusqu'à la mer d'Aral, corseté de petites digues souples faites de fascines de poutres et d'argile. Il traversait un paysage de champs de cotonniers alternés de rizières, de cultures vivrières et de vergers. C'est à ce labeur patient, à ce talent multiple et à ce raffinement que s'en prirent les mongols. En 1502, Isma'il Ier fit du chiisme la religion d'état.

La Perse est ensuite dominée par les turcs puis par les mongols. En 1935, elle devient l'Iran.

3 L'ASIE CENTRALE : LA TERRE DE TOUTES LES INVASIONS.

L'Asie centrale n'a rien à voir avec le pays de Galles. Fournaise quotidienne, désordres gastriques, humeur assombrie : le visage hautain de la Perse s'éloigne et l'Afghanistan se rapproche. A

⁴ Les Sogdiens vont prendre le contrôle du grand commerce des routes de la soie dès le III^e siècle après Jésus Christ, lorsque la Bactriane va s'effondrer.

huit kilomètres de la frontière afghane, le réel s'hallucine ou la prise de conscience commence :

« aucune maison nulle part. On ne voyait sur un monticule qu'une tombe chaulée et, plus haut dans le lit sec de la rivière, peinant sur les galets gris, une file d'hommes et d'ânes. Je décidai à tort ou à raison, que l'Asie centrale commençait là »⁵.

L'Asie centrale commence donc là ! Zone de fracture, enjeu stratégique, lieu de clivage entre nomades et sédentaires, source secrète qui confère aux pays qu'elle met en contact une dimension mythique, elle est conquise via l'Iran au VII^e siècle par les Arabes mais elle appartient à l'ère de civilisation persane dominatrice à plusieurs reprises de cette région dont elle deviendra ensuite vassale. Toute l'Asie centrale se perçoit ainsi au milieu des empires russe, chinois, persan, turc ou indien, comme un centre du monde, en proie à ses attentions et surtout, surtout à ses débordements. Les premiers désastres qui commencent avec les Alains et les Huns ont été relayés par Gengis Khan, Tamerlan, les Kalmouks et ... les Soviétiques.

Il est impossible d'ignorer le génie dévastateur de Gengis Khan quand on évoque l'Asie centrale. Certes, il ne fut pas le premier à se lancer à l'assaut de la civilisation à partir de ces espaces sauvages faits de montagnes, de désert et de steppes : les Huns l'avaient fait avant lui, d'autres le feront. Mais nul n'avait su mener auparavant une conquête de cette envergure, et nul ne l'a fait depuis. La dynastie du Khan régna sur la moitié du monde connu de l'époque, et y parvint en battant et en démoralisant toutes les armées ennemies : celles des puissances d'Europe, celles des Arabes, des Turcs, des Perses, des Chinois, des Coréens, des Indiens et des Birmans. Les hordes mongoles envahirent la steppe kazakh par la porte de Dzungarie qui en donne l'accès à travers la montagne et fondirent sur les terres de Transoxiane, jadis possession des turcs seldjoukides gouvernées alors par le sultan khwarizm Mohammed II. Gengis Khan se chargea lui-même de réduire en poussière l'antique Boukhara, cette oasis qui servait de relais sur la Route de la Soie ; il n'épargna qu'une seule tour dont

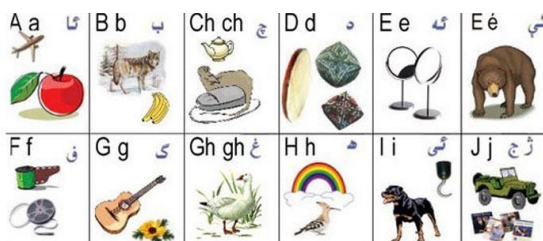
⁵ Newby (E.), *Un petit tour dans l'Hindou Kouch*, op. cit.

l'élégance l'avait impressionné. Il fit le siège de la cité de Samarcande, plus ancienne encore, et infligea son traitement habituel aux survivants. L'épopée de l'expansion mongole ne serait qu'une sombre litanie de massacres si elle n'avait eu quelques conséquences honorables qu'on ne s'attend pas généralement à trouver associées à tant de sauvagerie qui fut tempéré par une étonnante tolérance à l'égard des coutumes locales.



Pour pallier l'illettrisme des Mongols, ils se servirent des Ouighours, tribus lettrés du désert de Gobi, et veillèrent à ce que les pays conquis restent en état de payer le tribut exigé. Gengis khan rasa la ville de Samarcande en 1220 juste après avoir démoli Boukhara. Puis, les Mongols déferlèrent vers le sud, sur l'Afghanistan où ils laissèrent quelques traces que les voyageurs contemplent avec l'inexplicable sentiment de fascination qu'il est d'usage

de réserver aux grands dévastateurs.



Alphabet ouighour



enfants ouighours

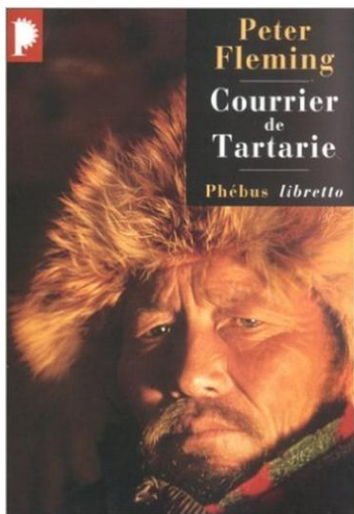
C'est cette Asie centrale qui a suscité un intérêt jamais démenti. Elle a fait rêver par une géographie somptueuse, mais aussi par cette Perse aux doigts de fée capable de susciter la magie d'un art raffiné et synchrétique. A la croisée de civilisations ancestrales – La Perse, la Chine, l'Inde, la Mésopotamie et de peuplements légendaires – les Mongols, elle incarne l'alliance d'un monde puissant et âpre et d'une haute culture. Cette Asie musulmane,

arabisée, est un puissant mystère. Traverser l'Asie centrale va représenter un exploit, un hauts-faits, une aventure exaltante jusqu'à il y a peu.

En 1925, deux voyageurs traversent le Xin Kiang. L'un est une femme, Ella Maillart, assez globalement dénuée d'humour, l'autre est un homme. L'ironie est chez Peter Fleming, une seconde nature. Leur épopée a donné lieu à deux récits aussi différents de style que l'étaient ces deux explorateurs.



Petit-fils d'un banquier, le lieutenant-colonel Robert Peter Fleming, écossais, aventurier, chasseur et écrivain est le frère du romancier. Grand reporter pour le *Times* dans les années 1930, il



suit en 1933, à Moscou, le procès des espions anglais de la firme d'armes Vickers. Il part ensuite sur les traces du colonel Fawcett dans la jungle brésilienne. En février 1935, il entame avec Ella Maillart, une traversée de sept mois de la Chine depuis Pékin jusqu'au Cachemire à travers les déserts d'Asie centrale — il est alors déjà agent du M16. Fleming publie *Courier de Tartarie* (réédité chez Phébus Poche en 2001) en 1936, et Ella Maillart *Oasis interdites* en 1937. Ils ne sont ni l'un ni l'autre dénué d'intérêt, mais Fleming est

un écrivain véritable là où E. Maillart n'est jamais qu'une chroniqueuse un peu ennuyeuse, embuée d'une idéologie sapientale vaguement gnostique. La fascination de l'Orient

semble l'avoir gagnée. *Voyage en Tartarie* est irrésistible de drôlerie, tandis que les *Oasis interdites* ne laissent pas un souvenir impérissable. On a envie de relier le premier, surtout quand on sait qu'ils se lavaient dans une poêle à frire, ce qui est notre grand rêve à tous. On est assez content de refermer le second.

Freya Stark voyage à travers la vallée des Assassins et le célèbre rocher d'Alamut. Plus récemment, trois mille kilomètres à cheval à travers l'Asie centrale par Priscilla Telmon et Sylvain Tesson ont fait l'objet d'un récit de voyage qui vient compléter la liste déjà notable.

Mais plus insolite, en 1989 est le regard que pose sur cette région du monde un voyageur anglais, Geoffrey Moorhouse, qui la visite avec le rêve de retrouver les oasis de la Route de la Soie. C'est le regard d'un poète nourri d'histoire et de légendes, d'un philosophe plein de compassion et d'indulgence qui médite sur la misère qui lui est dévoilée, telle qu'elle lui apparaît. A Duchanbé, en plein Tadjikistan, il contemple de sa chambre du sixième l'une des plus grandes frontières naturelles de la planète, l'Hindou Kouch et le Pamir. Il est sensible aux traces de l'histoire et en particulier aux tashkurgan, ces tours de pierre où les caravanes venues de Chine auraient échangé leur soie et d'autres marchandises. Ce qui le retient, le fascine aussi, c'est le paradoxe suivant : d'où qu'ils soient, les hommes ont à construire leur présent à l'aide d'un passé qui n'est pas fait pour cela. Et le passé de l'Asie centrale est un écheveau qui serait inextricable sans l'art d'introduire les fils du passé dans le tissu du présent pour le rendre mieux visible.

Ce passé ne peut se comprendre si l'on oublie que le christianisme a laissé sa trace, moins éclatante qu'en Europe, et pourtant bien réelle...

4 LA GEOGRAPHIE HUMAINE : LE PAYS DES CAVALIERS ?

Lorsque G. Moore évoque les Tadjiks – ces héritiers persans- ou les Pathans, c'est moins pour décrire une humanité colorée que

pour en décrire les cruautés ou pour évoquer l'impact sur eux des avatars de l'histoire. C'est l'heure où l'empire soviétique éclate, et toute la tristesse du monde semble s'être réfugiée et même se concentrer en Asie centrale, marquée par le double poids historique d'une islamisation souvent forcée et par l'expansion communiste.

Deux raisons ont motivé cette expansion : l'amer souvenir qu'aurait laissé la domination mongole dans la mémoire populaire russe et l'ouverture d'une route entre l'Inde et la Russie pour un commerce fructueux, idée qui germa pour la première fois dans le cerveau de Pierre le Grand et qui rendait inévitable que l'empire russe débordât vers le sud. Cette expansion ressemble fort à la conquête de l'Inde par les Britanniques. C'est au tout début du XVIIIe siècle que s'amorça la grande poussée vers le sud, au delà des limites de la taïga sibérienne.

Près de cinq siècles avant J.C., Hérodote évoquait déjà l'Afghanistan et donne le sens de ce nom qui serait dérivé du sanscrit Ashva-ghan, qui signifie pays du cavalier, art par lequel les guerriers afghans étaient réputés. Joseph Kessel rendra hommage à Hérodote et aux Afghans. Le grand poète persan Firdoussi, dans des strophes connues a célébré leur maîtrise à cheval et leur héroïsme. Il est également question d'eux dans les anciennes histoires persanes et sanscrites où l'on confond souvent l'Afghanistan avec la Perse, dont les sorts furent mêlés à certaines époques de l'histoire. C'est à l'Iran que la Perse est plus généralement associée alors qu'elle implique aussi l'Afghanistan.



Il est probable qu'en des temps fabuleux, en quelque « in illo tempore » dont ne savons plus grand-chose, dans quelque nuit immémoriale, c'est à travers les défilés de l'Hindou Kouch afghan

que les Aryens s'infiltrèrent dans le Sapta-Sindhou des hymnes védiques, le Pandjab actuel.

Leurs descendants sont les Kafirs, les habitants du Kafiristan, - une région constitué de trois vallées – assez mal distinguée du Nuristan d'aujourd'hui. Mais la cartographie n'a guère avancé sous les Taliban...

L'Afghanistan se présente comme un sombre défilé, ou un ensemble de sombres défilés, ce qu'on appelle une « passe » qui a vu passer les satrapes des perses Cyrus et Darius puis les cohortes d'Alexandre de Macédoine, ce grec inspiré qui inventa le mondialisme et en tous les cas en eut le rêve. Les lieutenants de ce jeune prince que l'histoire a élevée au rang de légende et les dynasties qu'ils fondèrent se maintinrent trois siècles en Afghanistan, jusqu'au jour où les Indo-Scythes descendus eux aussi des hauteurs de l'Hindou Kouch s'installèrent dans le pays au début de l'ère chrétienne. Leur domination dura alors six siècles. Ils créèrent une civilisation où se mêlaient aux survivances helléniques les éléments spirituels du bouddhisme et du mazdéisme.

Ce dogme de Zoroastre joua un rôle important et servit alors de trait d'union entre les antiques civilisations de la Chine et de Mongolie et celles de l'Inde et de la Perse. Quant au Bouddhisme, monté de l'Hindoustan méridional et se glissant dans la vallée de Djelalabad et plus au nord du côté de Bamyane il y rencontra la pensée et la mythologie grecque – mais aussi le monde romain et il en résulta un art unique au monde. On l'a appelé longtemps l'art gréco-bouddhique mais les travaux de Daniel Schlumberger ont enrichi et même renouvelé la thèse d'Alfred Foucher, appuyé sur l'iconographie de Gründewel⁶.

C'est cette civilisation qui dut céder devant les assauts des barbares nomades, les Huns Hephtalites, qui bouleversèrent toutes les traditions, puis ceux des turcs occidentaux qui s'emparèrent d'abord de la Bactriane puis descendirent tout le pays jusqu'à l'arrivée des Arabes au VII^e siècle. C'est alors que les Afghans se convertirent à l'Islam dont ils sont restés, -

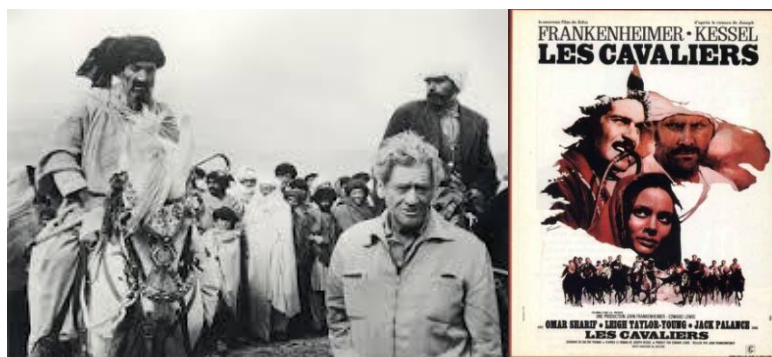
⁶ Voir « Une église au Gandhara », Marion Duvauchel, sur le site Echo.

l'actualité nous en donne un témoignage évident - les plus solides soutiens au point d'oublier l'Afghanistan d'avant l'Islam, terre convoitée, terre non arabe aussi et même terre christianisée.

Pays synchrétique par excellence, c'est ainsi qu'apparaît l'Afghanistan.

En 1999, paraît l'ouvrage de René Cagnat⁷, l'un des ouvrages les plus documentés sur l'Asie centrale, les plus sensibles et les plus sensés. S'il évoque les bouleversements du passé, c'est lui aussi pour éclairer le présent et alerter sur les conditions de vie des peuples de l'Asie centrale, et le désastre qui frappe la mer d'Aral et qui eut déjà de lointains antécédents. Il nous informe plus précisément sur ce peuple original, les Tadjiks, dont le nombre s'élève de 9 à 10 millions en Asie centrale, où ils constituent la deuxième minorité la plus importante après les Ouzbeks. Ils sont 3,5 millions au Tadjikistan et bien plus d'un million en Ouzbékistan. Leur grande originalité est d'être persanophone mais ils se différencient des Iraniens en tant que sunnites et non chiites. Beaucoup sont persuadés de leur lointaine ascendance grecque. Le Pays des Tadjiks fut conquis avant la fin du XIXe siècle. C'est le peuple de toutes les divisions et de toutes les origines : une guerre civile a déchiré pendant six ans ce Caucase de l'Asie centrale. Ils sont quatre millions en Afghanistan.

Le pays a inspiré Joseph Kessel...



⁷ *La Rumeur des steppes*, Paris Payot 1999

5 L'AFGHANISTAN ET LA CONQUETE DE LA LIBERTE

La dynastie turque des Ghaznévides (995-1145) dont l'empire dura près de deux siècles sut également respecter et développer les aspirations nationales. Elle donna en outre au pays un prestige jusqu'alors sans égal car elle conquiert le nord de l'Inde, le Turkestan, la Perse septentrionale et orientale. Sa capitale Ghazni rivalisait avec la fastueuse Bagdad, par ses universités, ses savants, ses industries, le renom de son armée, ardente et disciplinée. Ayant transféré leur capitale à Lahore, les Ghaznévides répandirent l'Islam dans une grande partie de l'Inde, sur laquelle l'Afghanistan exerça alors une indiscutable influence tout en lui empruntant certains éléments de son art et de sa civilisation.



Mais la mort de Mahmoud, l'un des plus grands souverains de la dynastie fut suivie comme souvent d'une période d'anarchie et de guerre civile. Un chef afghan, Mohamed Gouri, tenta de fonder une dynastie purement afghane. Elle fut éphémère. Doit-on en

conclure que certains peuples peinent à se diriger eux-mêmes ? Que leur unité implique et impose un gouvernement qui vient d'ailleurs ?

La porte est un lieu hautement symbolique qui ouvre un espace sur un autre, qu'il relie mais aussi sépare. Frontière, et donc limite, elle organise les échanges, à commencer par le passage des corps, elle les régule et les permet. Une porte est en un mot, un opérateur de différenciation.

Le territoire connu actuellement sous le nom d'Afghanistan fut pendant longtemps une des provinces frontalières de l'empire du Calife de Bagdad. Mais c'était une région négligée. Lorsque le pouvoir du Calife de Bagdad s'étendit au monde entier, un officier du nom d'Alaptidjin gouverna le territoire environnant. Une partie de l'Afghanistan actuel était aux mains d'une dynastie brahmane. Mais Sabaktidjin prit le pouvoir en 977 et tendit à faire l'unité de l'Afghanistan sous son sceptre. Le conflit se solda par la soumission du Chah hindou. Tant que l'espace afghan était désorganisé et faible, il ne pouvait être question d'envahir l'Inde. Mais du jour où un puissant état contrôlait l'Afghanistan, le Pendjab se trouvait menacé et une pression politique s'exerçait aussitôt sur lui. Lorsque les territoires des grands rois ont englobé la Vallée de Kaboul, le Pendjab est devenu une partie de l'empire de la Perse.

Ce qu'Alexandre attaqua en Inde, ce fut une province persane, non un pays.

Le fils de Sabaktidjin s'appelait Mahmoud et il devait devenir une des grandes figures de l'histoire islamique. Le sort de l'Afghanistan s'est sans doute scellé à ce moment là, et pour longtemps entre l'Inde et l'Islam, entre deux pôles religieux donc autant que géographiques. C'est peut-être l'une des raisons de sa terrible régression actuelle. La situation géographique de l'Afghanistan constitue à la fois sa faiblesse et sa fortune et elle a déterminé toute son histoire. Les conquérants que l'Inde et sa légende de fabuleuses richesses attiraient comme un aimant ne laissèrent jamais aux Afghans le loisir de s'organiser et de s'affirmer. Tour à tour Gengis Khan, puis Tamerlan puis Baber et

l'empire Mogol qui subsista deux cent cinquante ans avant de tomber dans l'anarchie et enfin au XVIII^e siècle le célèbre persan Nadir Chah ravagèrent cruellement le pays, détruisirent son essai d'unité et lui imposèrent une domination plus ou moins durable. Après l'assassinat de Nadir Chah, un chef élu par ses pairs, Ahmed Khan, proclama l'indépendance de la nation et s'occupa de réformes intérieures. Mais Ahmed Chah mourut et ses fils dressés les uns contre les autres se disputèrent le trône. Un peuple qui se bat tout au long de son histoire n'a pas de tradition de paix. Il n'en a pas le temps. Pour parler, donc pour construire une tradition de dialogue, il faut la paix.



La carte ci-dessus permet de voir la proximité du Nuristan avec l'avancée vers la Chine. Elle ne répercute aucunement l'existence des minorités des trois vallées du Kâfiristân.

6 ANGLAIS ET RUSSES : « LE GRAND JEU ».

Les nouveaux et puissants maîtres de la péninsule hindoue, les Anglais, vont en profiter. Ils ont le sens de la géopolitique. Ils n'auront qu'un but, s'assurer la protection de ce camp retranché, de cette position de défense que constitue le pays, s'emparer de ces portes de l'Inde que sont Djelalabad, Kaboul, Ghazni, Kandahar et surtout du fameux défilé de Kaiber qui en est la clé. C'est ainsi qu'ils vont installer le pays dans ce statut de « passe », de tampon, et pour longtemps.

L'ambition est partagée par un autre peuple qui depuis Pierre le Grand est devenu le rival acharné de leur domination sur l'Asie : la Russie. Elle aussi s'est peu à peu avancée, soumettant et absorbant les divers khanats du Turkestan. Elle aussi, espérant arriver jusqu'à la mer ouverte nécessaire à sa marine et à son commerce, cherche à se ménager par l'Afghanistan une position stratégique sur une forteresse d'attaque – et de défense.

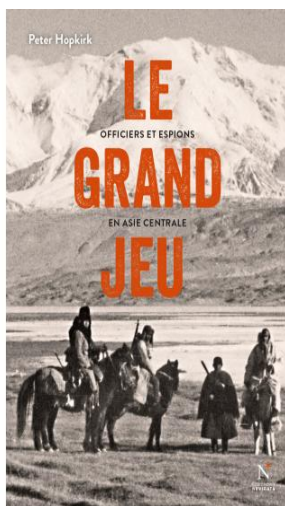
Le duel entre les deux puissances sur le malheureux sol afghan dura près d'un siècle.

Il commence en 1839 lorsque les anglais envahissant le territoire s'avancent jusqu'à Ghazni. Trois ans plus tard une rébellion fomentée par les Russes les contraint à la retraite. Ils reviennent en 1843, reprennent Kaboul et concluent avec l'émir un traité de bon voisinage – ou de bon servage. Dost Mohamed Khan inaugura alors la politique de bascule entre les deux pays qui fut pratiquée par ses successeurs.

Sur un prétexte fallacieux, les Anglais dirigèrent en 1878-1879 une nouvelle expédition contre l'Afghanistan. Ils finirent par imposer leurs conditions à l'Emir de leur choix, Abdur-Rahman, petit fils du fondateur de l'unité afghane. Il dut accepter la tutelle anglaise et renoncer à toutes relations avec les puissances étrangères. Il sut cependant habilement organiser le pays, imposa

aux turbulents chefs de tribus un gouvernement régulier, pacifia et unifia le pays.

Ce pays devenu un enjeu entre deux grandes puissances politiques et disons-le coloniales, - colonisation à dominante économique dans un cas, idéologique dans l'autre – a suscité un nom qui nous plonge dans les romans de Ian Fleming. Le grand jeu... On doit l'expression à un officier britannique de l'armée des Indes. Il franchit anchir les passes entre l'Inde et l'Afghanistan avant d'être décapité par l'émir de Boukhara. Il allait à la rescousse du colonel Charles Stoddart, qui devait passer trois ans dans une oubliette immonde. En juin 1842, en haillons, affamés, crasseux, couverts de plaies et de vermine, ils seront décapités. Ils devront creuser leur tombe et s'agenouiller dans la poussière face au palais de l'émir de Boukhara. Arthur Conelly est l'auteur de l'expression «le Grand Jeu», que Rudyard Kipling rendra immortelle bien plus tard. Leurs tombes sont toujours sous la place, oubliées, foulées par les touristes ignorants qui affluent dans la capitale de l'actuel Ouzbékistan. Tous deux, parmi tant d'autres, ont payé de leur vie leur engagement dans ce conflit qui se déroula sur près d'un siècle, sur un théâtre à l'échelle d'un continent, du Caucase aux tribus cruelles jusqu'au brûlant Turkestan chinois et au Tibet glacé. L'expression sera reprise par un historien de l'empire, J.W. Kaye.



Qu'est-ce que «le grand jeu»? Ce sont d'abord des dizaines de fonctionnaires et officiers britanniques qui passèrent le XIXe siècle à sillonner les terres sauvages du Nord de l'Inde en mission de renseignement, à mener des pourparlers avec des potentats de tout poil, à collecter des informations sur la force et les allégeance des tribus, à faire circuler des rumeurs au moment

opportun, à faire miroiter d'hypothétiques promesses et qui s'imaginaient que leurs aventures en Asie centrale auraient la dimension d'une grande envolée ludique.

Ce qui s'appelle « le Grand Jeu » est conséquence de l'influence combinée et conflictuelle en l'Asie centrale de la Russie et de l'Angleterre. Ces messieurs d'Angleterre étaient en concurrence avec des agents russes qui avaient comme eux pour objectif d'étendre l'ascendant politique de leur camp sur les territoires indépendants qui faisaient tampon entre le domaine du tsar et celui de la reine. En 1862, le lieutenant T.G. Montgomerie, ingénieur cartographe au Survey of India, commence à former l'élite de ses collaborateurs indiens en vue d'opérations clandestines dans les régions frontalières de l'Asie centrale et du Tibet. L'un d'eux, Sarat Chandra Das, servit de modèle à R. Kipling pour le personnage de Hurry Chunder Mookerjee, dans son roman *Kim* et il semblerait que le colonel Creighton était le double romanesque de Montgomerie.

L'origine du « grand jeu » qui opposa les britanniques aux Russes en Asie centrale – et en particulier en Afghanistan –, remonte en réalité plus loin encore dans l'histoire : à la rencontre qui eut lieu entre Napoléon et Alexandre 1^{er} à Tilsit en 1807. Non contents de signer un traité de paix, les deux potentats profitèrent de l'occasion pour comploter contre l'Inde britannique. La menace française disparut assez vite mais celle de la Russie ne cessa de peser de plus en plus lourd tout au long du XIX^e siècle, les tsars repoussant leur frontière vers le sud avec une régularité presque annuelle. C'est ainsi que les Britanniques évaluaient la situation, eux qui pendant ce temps-là avaient entrepris deux guerres en Afghanistan dans l'espoir – vain – de contrôler ce qui était depuis toujours une zone tampon. En 1839, les Afghans se soulevèrent avec une telle férocité que les envahisseurs furent contraints à une retraite qui donna lieu à l'un des plus grands désastres de l'histoire militaire. En réalité les Russes avaient déjà annexé la majeure partie de l'Asie centrale et y avaient entrepris la construction de routes et de chemin de fer. L'Asie centrale fut un peu l'Inde de la Russie tsariste. Mais la longue frontière qui

sépare de l'Afghanistan des républiques autonomes de l'Union soviétique resta vulnérable. Puissance continentale, l'empire russe cherchait, au XIX^e siècle, à poursuivre ses progrès autour de la mer Noire vers le Caucase. Parallèlement les tsars avancèrent à travers la Sibérie jusqu'au Pacifique et vers l'Asie centrale. L'empire britannique considéra ces conquêtes, la libération des peuples chrétiens des Balkans du joug ottoman et les visées russes vers les Détroits, accès à la Méditerranée, comme une menace. Ce fut une course pour la suprématie.



Après la fondation de l'URSS, le « Grand jeu » va progressivement se convertir en « guerre froide » lorsque, après la victoire des Alliés, les choses vont se jouer entre le pôle libéral et l'URSS et ses satellites. Le pôle nationaliste a été éliminé. Il se traduit par des guerres localisées. L'Afghanistan est fait partie. Le « Grand jeu » est réactive par Le « Grand Jeu » a été réactivé par les conflits consécutifs à dislocation de l'URSS et de la Yougoslavie. Il serait trop long de les citer, mais les conflits en Asie centrale ex-soviétique vont toucher l'Ouzbékistan, le Kirghizistan le Tadjikistan et le Turkménistan. C'est alors que les idéologies religieuses visant à ré-islamiser ces pays laïcs où la

pratique religieuse est faible vont provoquer une guerre civile au Tadjikistan (1992-1997) et des massacres en Ouzbékistan.

L'Afghanistan va illustrer la position ambiguë de la politique américaine : les États-Unis soutiennent d'abord les talibans. Il faudra les attentats du 11 septembre 2001 pour que voir changer leur politique.

7 L'EMANCIPATION DE L'AFGHANISTAN

Une page d'histoire édifiante

Même un état aussi profondément victime de sa situation géographique ne pouvait cependant pas ne pas chercher son émancipation. Dans son ouvrage aujourd'hui oublié⁸, mais qui n'est pas sans intérêt compte tenu de l'isolement terrible et terrifiant de ce pays, Renée Viollis raconte une page d'histoire fort mouvementée et édifiante. Elle éclaire parce qu'elle illustre, et même démontre. L'émir Habiboullah continua l'œuvre de son père Abdur-Raman et s'efforça lui aussi d'échapper à sa tutelle anglaise. Il réclama donc un certain nombre de droit diplomatiques qui traduisent l'affranchissement de la tutelle : celui de s'adresser non plus au Vice-roi des Indes mais au Sous secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères de Londres, celui d'envoyer des représentants à la Grande Bretagne et aux autres puissances et celui de recevoir leurs représentants à Kaboul. Il dut à son tour en 1905 s'engager à n'entretenir de rapports diplomatiques qu'avec la seule Angleterre. Habiboullah favorisa alors les tendances à la renaissance intellectuelle, encouragea le commerce, réorganisa l'armée et songea à la refonte du code musulman. La guerre mondiale éclate. Curieusement, - mais en politique c'est bien souvent que ce mot apparaît- il ne profita pas du bouleversement pour secouer un joug depuis si longtemps odieux au peuple et à ses chefs.

⁸ Viollis (R.), *Tempête sur l'Afghanistan*, Librairie Valois, 1930.

En 1918, l'empire russe s'était effondré, l'Angleterre sortait affaiblie de son grand effort de guerre, par ses revers en Mésopotamie et son échec moral au Caucase dont les richesses l'avait tentée et qu'elle se vit forcée d'évacuer. Un souffle de révolte court sur l'Inde et sur les peuples asiatiques. Le 20 février 1919, on assassinait le vieil émir. Le fils cadet, son préféré, sans considérer le droit de ses deux frères aînés se fit désigner comme souverain par l'armée, puis par une *djirga* de notables hâtivement rassemblés. Mais il n'accepta le trône qu'à la condition de régner sur un pays libéré. Quelques jours plus tard, une lettre brève et désinvolte notifiait au Vice-roi des Indes à la fois l'avènement d'Amanoullah et l'indépendance de l'Afghanistan. Il avait vingt huit ans quand il monta sur le trône. Il avait épousé à vingt et un ans la fille du premier et longtemps seul publiciste afghan, dont la revue hebdomadaire *Siradj-al-Akbar*, fondée en 1901, obtint un succès considérable dans toute l'Asie musulmane et fit pénétrer en Afghanistan des idées modernes. En neuf ans, il accomplit une œuvre de modernisation considérable. Il dota le pays de stations radiotélégraphiques, ouvrit des routes nouvelles, fonda une ville d'été, donna un bel essor à l'instruction publique qui fut sa principale préoccupation. Il signa une convention donnant à la mission archéologique française le droit exclusif de pratiquer des fouilles en territoire afghan. Ce sont alors les Bouddhas géants de la région de Bamiyan, suprêmes vestiges de l'hellénisme en ces régions et d'immenses fresques rupestres où des héros de miniatures persanes voisinent avec des rois sassanides traditionnels et barbus. Ce sont les vestiges demeurés dans la Kapiça de l'Antiquité, partie de l'Afghanistan actuel qui s'étend au nord de Kaboul, commande les principaux défilés de l'Hindou Kouch et par conséquent la grande voie commerciale entre l'Inde et la Bactriane, ce sont ces merveilles retrouvées par M. Barthoux sur le site de Hadda, sans la chaude vallée qui est aujourd'hui Djelalabad. Exposée au Musée Guimet en 1928, elles constituèrent une révélation :

« La révélation inattendue, profondément émouvante presque invraisemblable, d'un art nouveau dont le gréco-bouddhisme

jusqu'ici découvert ne nous donnait aucune idée. Ces œuvres semblent sortie de quelque tailleur de pierre gothique et qui témoignent avec éclat de l'existence dans ces vallons retirés de l'Afghanistan d'un art qui a vivifié et rajeuni l'art gréco-bouddhique épuisé en lui infusant un sang neuf »⁹.

On doit à ce jeune roi audacieux et sans doute imprudent la découverte de toutes ces merveilles. On connaît aujourd'hui le destin d'une partie d'entre elles.

Mais l'imprudence du jeune roi se révéla dans son anglophobie. Après avoir rompu les liens d'allégeance qui enchaînaient l'Afghanistan à l'empire britannique, il prit lui-même l'offensive et lança ses troupes tout au long de la frontière hindoue. La paix de Rawalpindi signée en août 1919 fut une victoire diplomatique et en 1921 deux traités ratifiaient l'indépendance du pays. Vers le même temps il nouait des liens d'amitié avec les deux grands états musulmans, la Perse – qui ne s'appelaient pas encore l'Iran et la Turquie. La triple alliance musulmane était amorcée. Mais il eut des paroles imprudentes. Allah comme Jupiter trouble la raison de ceux qu'il veut perdre... la Russie soviétique infiniment habile tenait à faire de l'Afghanistan une marche dans la conquête spirituelle de l'Asie. C'est un grand projet auquel malgré certains échecs elle ne pouvait renoncer et qui sans doute avec contribué à ce qu'elle soit la première à reconnaître le jeune et impatient état. Elle traduisait cela en ouvrant cinq consulats en Afghanistan et en Turkestan, et en permettant cinq sur la frontière du Turkestan, sept en territoire russe. L'Angleterre n'en avait que deux en terre afghane et n'en admettait que trois en territoire hindou. L'inquiétude anglaise se précisa lorsque de relations régulières commencèrent à s'établir entre les viles frontières de l'Union soviétique, Tachkent, Termes, Samarkand et les principales cités afghanes. L'état tampon était en train de devenir une étape commode et bien fournie entre les républiques du Turkestan et son propre territoire. Une marche qui cesse d'être une marche pour devenir un véritable Etat ou même simplement une région acquiert son autonomie, elle change de statut, et elle

⁹ Grousset (R.), *L'Empire des steppes*, Paris, Payot, 1965.

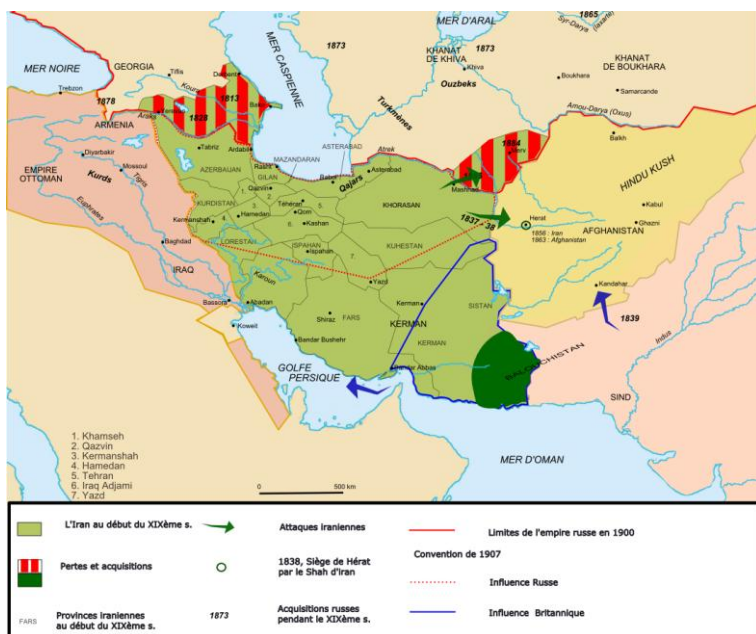
complique la vie politique de ceux pour lesquels elle est d'abord une marche. La création d'une chaîne continue de républiques soviétiques depuis le Caucase jusqu'au Pamir et même au-delà assurait au gouvernement de Moscou le moyen d'exercer sur les Etats voisins une action invisible et redoutable, sans compter les avantages que le commerce russe pourrait tirer un jour d'une route aussi fortement jalonnée et tracée d'un bout à l'autre à travers des Etats vassaux.

Le premier acte du drame fut la sérieuse révolte des Mangals et des Zadrani, dans le sud-est en 1924. Le jeune roi, non content d'une politique extérieure d'affranchissement des grandes puissances s'attaquait aux traditions, en commençant par la polygamie. Il proclama le droit des jeunes afghanes de se choisir librement un mari. La réponse ne tarda pas. Tenant d'une main le Coran de l'autre le manifeste de la loi nouvelle les mollahs du sud invitèrent les fidèles à faire leur choix, la réponse ne tarda pas. Les tribus prirent les armes. Où trouvèrent-elles l'argent indispensable à un an de batailles, de pillages, d'exécutions et de négociations ? Le jeune roi demeura sourd à cet avertissement et remplaça la charia par un code légal fixant l'application des peines, recommanda aux femmes de sortir dévoilées et annonça que pour les fonctionnaires la polygamie était un cas pendable. A la même époque, on signala à tort ou à raison à la frontière hindoue la présence du colonel Lawrence. A son retour, il se plut à jeter le gant à l'opinion et assista à une grande *djirga* en présence de sa femme à ses cotés vêtue de la plus séduisante toilette parisienne et le visage découvert. Ce fut le signal de la guerre sainte à laquelle se joignirent secrètement tous ceux qui, hauts fonctionnaires et ministres, se sentaient menacés dans leurs prébendes et leurs concussions. Sur la frontière des Indes, - étrange coïncidence - les Shinouaris se soulèvent, vers le 15 novembre 1928. Amanoullah quitta alors Kaboul en plein désordre et partit pour Kandahar, puis pour l'Europe.

Le pays, en proie au désordre devint la proie d'un aventurier obscur mais habile, un certain Habiboullah. Porté au pouvoir dans des conditions sordides, il resta maître de la majeure partie

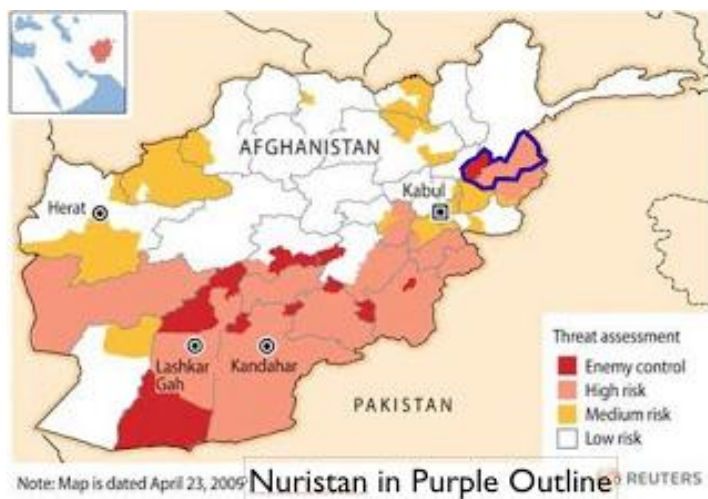
du pays. Il fut un maître provisoire. Pays de longues traditions aristocratiques, les afghans ne voyaient pas la souveraineté d'un obscur soldat sans ancêtres ni alliances d'un cœur léger. Il était tadjik, donc de race étrangère. Les Mangals, les Waziris, les Duranis qui représentaient le pur sang afghan s'indignèrent de devoir lui obéir. Sa politique fut odieuse. Il ferma les écoles, arrêta tout les travaux, fit couper les beaux arbres séculaires, arracher les rosiers, il détroussa le musée, le palais, les monuments et fit prendre aux biens qu'il avait volé un mystérieux chemin. Il finit fusillé, puis mutilé. Le corps fut exposé à une vaste potence dressée dans la souriante plaine qui s'étend au pied de la colline de Bala-Hissar.

Il n'y a pas tant de mystère que cela dans l'actuelle situation de l'Afghanistan d'aujourd'hui.



II LE NURISTAN ET LA MEMOIRE PREISLAMIQUE

1 TERRE DES INFIDELES OU « TERRE DE LUMIERE »



Du mythe, le Nuristan a la majesté, le caractère inaccessible, le nom résolument mystérieux et susceptible cependant d'une traduction consensuelle: « la terre de Lumière ». Un beau matin, deux anglais épris de nouveauté et d'aventure décident de partir avec pour objectif: atteindre le Nuristan, le cœur de l'Afghanistan, le cœur le plus secret de l'Asie centrale.

Hugh Carless est un fonctionnaire du Foreign Office. Newby un cadre commercial. L'Angleterre a ainsi produit un certain nombre de ces voyageurs à la fois héroïques et désinvoltes qui alternent humour et précision maniaque dans leur récit de voyage. Voici l'un des courriers que Carless adresse à son compagnon avant leur étourdissante escapade :

« Il – le Nuristan – est situé à l'extrême nord-est de l'Afghanistan, à la limite du Chitral, il est enchâssé dans la plus haute chaîne des montagnes de l'Hindou-Kouch. Jusqu'en 1895, il s'appelait le Kafiristan, le pays des incroyants. Les cols

sont à plus de trois mille mètres. Pour autant que j'aie pu m'en enquérir, aucun Anglais n'y a mis le pied depuis Robertson en 1891. Les derniers Européens à y être entrés – mis à part Von Duckelmann – étaient les membres d'une expédition allemande, en 1935, et il se pourrait que personne n'ait visité la poche nord-ouest».

Sensible à son lectorat, Eric Newby prend soin de nous documenter de manière plus développée sur la région qui représente leur objectif final : ce Nuristan mystérieux et le mont Safir. Au fond, le Nuristan, c'est un autre Tibet, un toit du monde, un Himalaya. Plus chic, plus rare, plus anglais en un mot. La géographie physique est l'aliment le plus pur du mythe. « Terre de lumière », le Nuristan est un territoire montagneux situé dans le nord-est de l'Afghanistan, encadré par les montagnes les plus colossales : au nord, la chaîne de l'Hindou-Kouch, (l'une des plus formidables barrières naturelles de la planète) marque la ligne de partage des eaux entre l'Oxus (l'Amou-Daria des Anciens) et les déserts de l'Asie centrale d'une part, et l'Indus et ses affluents d'autre part, qui vont se jeter dans l'océan indien ; au nord-est, la chaîne Bashgul. Derrière lui se trouve le Pamir, autre géant de pierre, « le toit du monde », qu'il redouble avec sa forme en ellipse et qui constitue la frontière entre le Pakistan et l'Afghanistan. La frontière y est constituée par un éperon de l'Hindou Kouch dont les plus hauts sommets sont le mont Samir et une autre montagne sans nom, au nord-est. L'ensemble de cette région a été estimé à treize mille kilomètres et depuis des siècles a porté le nom de Kafiristan – le pays des Incroyants. La plus grande partie se trouve en Afghanistan et s'appelle le Nuristan depuis 1895. Le petit Robert illustré n'en fait pas mention. Le Nuristan est arrosé par trois fleuves – le Bashgul, le Pech et L'Alingar appelé plus en amont le Ramgul – qui prennent tous leur source à la frontière nord et coulent vers le fleuve Kaboul. Ces trois vallées sont reliées indirectement par des cols à altitude très élevée, fermés par une épaisseur de neige d'octobre à mars et qu'on ne peut franchir qu'à pied – quand on peut le franchir. Voilà pour la géographie physique qui ne s'anime enfin

que dans la dure confrontation des hommes avec sa beauté de statue froide et indifférente. Qu'importe les montagnes tant que les hommes ne s'épuisent pas à les franchir. Qu'importe les vallées si elles ne sont pas des lieux de repos du voyageur épuisé et transi. Qu'importe au fond le relief ou la plaine, les fleuves et les mers si personne ne vient les animer, les traverser, et s'y éprouver. Le récit de voyage donne à la géographie physique la vie, le mouvement, l'être...

C'est est un pays de montagnes. Comme le souligne fort justement Evelyn Waugh, préfacier du récit de voyage de E. Newby, lui-même grand explorateur devant l'Eternel, ce n'est pas l'alpinisme qui attirait les deux compères. Les Alpes dans ce domaine offrent toutes les possibilités. C'est l'envie romantique, irraisonnée, qui se niche au fond du cœur de la plupart des anglais, de fuir les spectacles célébrés par les touristes et, sans souci de science, de politique ou de commerce, d'aller tout simplement poser le pied là où n'ont marché que peu de civilisés. Or, comme le dit Hugh avec enthousiasme, « Le mont Samir est une montagne fantastique ». Ce seront donc deux alpinistes qui se présenteront aux autorités. Et notre homme de nous communiquer à loisir tous les détails nécessaires à la juste appréhension de l'entreprise future : « Il existe trois sommets parfaits et encore non atteints, qui font six mille à sept mille mètres, et qui se trouvent dans les marches du Nuristan. L'un d'eux, le Mont Samir, (six mille cinq cent mètres), a déjà fait l'objet d'une tentative de notre part, à Bob Dreesen et à moi, en 1952. Nous sommes montés jusqu'à des glaciers à mille mètres au-dessous de la pyramide finale. Un incident mineur nous a forcés à rebrousser chemin ».

La dernière lettre d'Hugh avant son départ de Rio pour l'Asie centrale achève notre initiation sur les liens entre le passé légendaire et l'histoire en même temps qu'elle communique une partie de l'itinéraire dans une langue encore toute imprégnée d'une virile admiration pour tous ceux qui ont compté en Asie centrale :

« Si tu veux prendre un Folboat, tu pourrais descendre le fleuve Kaboul à partir de Jalalabad, passer la frontière par les gorges en territoire Mahsud, juste au nord de la passe de Khaybar, longer Peshawar et Nowshera jusqu'à Attock, où les eaux des fleuves Kaboul et Indus se rejoignent dans un défilé magnifique. C'est là, sur les falaises, que Jelal ou Din, le jeune roi de Boukhara et de Samarkand, fit une dernière fois front aux hordes mongoles et, ayant perdu, fit bondir son cheval par dessus la falaise, laquelle si je m'en souviens bien, mesure quelque quinze cent pieds, traversa le fleuve à la nage, gagna Delhi, et se tailla un nouveau royaume ».

C'est un bond mythique qui explique en partie l'Inde de l'Islam. Mais le premier élan passé, notre commercial en rupture de ban semble retrouver un semblant de raison et découvrir qu'ils s'apprêtent à s'embarquer sans la moindre compétence dans une aventure digne des héros de John Buchan. Ce n'est pas la hauteur de la montagne qui l'arrête. Comme il le fait remarquer dans sa majestueuse simplicité et avec un juste sens des proportions :

« dans l'Himalaya, une montagne de cette taille est considérée comme un simple bouton d'acné, indigne d'être pris en considération ».

L'ennui, c'est qu'il n'a jamais rien escaladé. Qu'à cela ne tienne, une fois dotés des connaissances suffisantes sur l'histoire et la nature du pays à explorer, nos aventuriers partent découvrir l'escalade au pays de Galles.

Imaginez : quatre journées d'entraînement et un manuel détaillé pour partir explorer l'une des terres parmi les plus « incognita » encore. Ils sont fous ces Anglais...

2 « LE KAFIRISTAN »

Que sait-on d'eux et que nous disent les sources? Certains auteurs voient en eux un « groupe frère- du bloc indo-arya, un peu plus distant que les Dardes. Pour d'autres, il s'agit d'un groupe détaché de la famille iranienne.

Le scénario semble être le suivant : après la disparition de la civilisation de Bactriane sous les coups des peuples iranophones des steppes, certains iraniens (les futurs Kafirs) mêlés aux derniers indiens de Bactriane suivirent les voies déjà tracées de migration vers le Sud-Est et aboutirent dans l'extrême nord-ouest de l'Inde.

L'archéologie rapproche le groupe kafir de l'iranien mais rend compte de la complexité du problème puisqu'il n'y a rien moins que trois mille quatre cent ans environ que dardes et Kafirs seraient voisins et presque autant de temps que les Kafir seraient entourés d'indo-arianophones d'un côté, d'iranophones de l'autre. Les premiers iraniens sont peut-être les ancêtres des Kafirs. Quoiqu'il en soit, ils ne sont pas des turcs, comme les Kirghizes, les Ouzbeks, les Turkmènes ou les Kalhaks.



Les populations du Nuristan sont anciennes. Le processus est décrit en 1889 par un linguiste¹⁰ qui décrit l'opposition drastique et majeure entre les Aryens, cultivateurs et donc des sédentaires par excellence, qui exploitaient les alluvions fertiles de la Sogdiane et de la Bactriane et les Turcs. Conquis par les hordes des Turco-mongols, ils furent repoussés de plus en plus de la plaine vers la montagne, gagnant les vallées de plus en plus hautes, de plus en plus étroites et

stériles, mais aussi de plus en plus sûres, les mettant, par la difficulté de l'accès, à l'abri de l'invasion et des vexations du vainqueur. Sans se métisser sensiblement, ils gardèrent

¹⁰ Capus Guillaume, Vocabulaire de langues pré-pamiriennes. In: Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris, III^e Série. Tome 12, 1889. pp. 203-216; doi : 10.3406/bmsap.1889.6603

http://www.persee.fr/doc/bmsap_0301-8644_1889_num_12_1_6603

relativement purs leur type, leurs usages, leurs croyances religieuses et leur langue.

Ils sont nombreux : les Tadjiks des montagnes sont les plus connues grâce au Tadjik le plus célèbre, Massoud. Mais on compte aussi les Matchas, les Fans, les Jagnaous; les Wakhis, Rochis, Ghougnis, Badakchis, Garis, etc... De l'autre côté de l'Hindou-Kouch, les Tchitralis, Yassinis, les Kâfirs-Siahpouches et beaucoup d'autres tribus dans les gorges et les vallées du Thiâne-chiâne, de l'Hindou-Kouch, et, sans doute, du Karakoroum. Presque toutes ces peuplades sont musulmanes chiites, tandis que celles de la plaine, les Turco-mongols sont sunnites, et on sait la haine dont ceux-ci poursuivent ceux-là.

Les particularités caractéristiques de ces langues sont déjà connues en 1889, et leur parenté avait pu être établie avec une certaine précision, grâce aux matériaux fragmentaires et épars recueillis par des voyageurs antérieurs : Shaw, Drew, Biddulph, Leitner. Ces matériaux ont permis à Leitner, directeur des collèges de Lahore, et Tomaschek, professeur à Vienne, de publier des travaux comparatifs et d'ensemble sur les langues et les dialectes dardes et de l'Hindou-Kouch. Tomaschek a publié, sur ce sujet, deux brochures importantes intitulées : *Études centrales asiatiques*, dans lesquelles il rattache les langues pre-pamidiennes à la grande famille des langues aryennes de l'Inde, en les rapprochant davantage du prâcrit, langue parlée et vulgaire, que du sanscrit, langue littéraire¹¹.

En 1883, l'explorateur russe du Pamir, Ivanow, a recueilli des matériaux sur les langues du Rochâne et du Chougnâne, mais ces documents linguistiques n'ont été publiés qu'en partie dans le Bulletin de la Société de géographie de Saint-Pétersbourg, 1884. En 1889, le vocabulaire Siakpouche (Kafir) a été donné par un Siakpouche appelé Sambar (nom kâfir) ou Spendiar (son nom musulman), se disant de Tzoûm, esclave des Afghans, au service de Serdar Īlâchim Khân à Meched. Sambarou Spendiar a été vendu, jeune, aux Afghans, ou volé par eux. Il se rappelle son

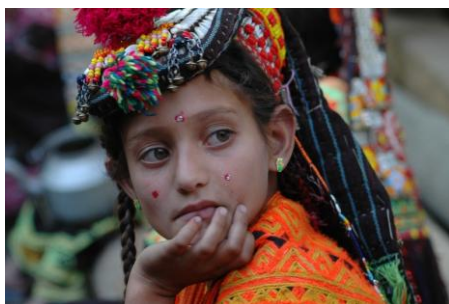
¹¹ Pour comprendre la question des écritures indiennes, voir Marion v, Une Eglise au Gandhara », page « auteur », sur le site.

nom de Sambar, prononcé par sa mère, et n'a pas oublié sa langue d'origine, (mais il met des mots pouchtous ou persans, à la place de ceux qui ne lui reviennent pas de suite à la mémoire).

Ils n'ont, paraît-il, pas de mot pour le sucre, qui n'est pas connu dans le Kafiristan. Ils prononcent Kaperistâne et se disent Kaperi.

Ce sont en réalité des « Indo-Bactriens », les derniers représentants d'une culture millénaire. La Bactriane est la grande région convoitée par les successeurs d'Alexandre, puis par les Indo-scythes qui vont s'emparer de l'Asie centrale et de l'Inde. C'est là que va naître l'art dit –gréco-bouddhique, en réalité un art qui est aussi un art iranien.

On dit que les « kalash » sont des descendants d'Alexandre.



3 LES DESCENDANTS D'ALEXANDRE ?

Une intéressante théorie concernant l'origine grecque des Kafirs est traitée de manière fort complète dans le *Geographical Journal* VII, Londrex, 1896, « The origin of the Kafirs of the Hindu Kusch », collection T.H. Holdich. Le lecteur pourra s'y reporter avec fruit. En voici le résumé. Alexandre parvint ainsi à la ville de Nysa qui aurait été construite par Dionysos ou Bacchus lorsqu'il conquiert les Indiens ce qui ferait des Nysaéens des envahisseurs grecs d'avant Alexandre. Cette expédition de Bacchus-Dyonisos, et la fondation de Nysa par ce même dieu en 1330 av. J.C. selon la chronique d'Eusèbe, sont si souvent

évoquée et principalement par les poètes, que Pacatus, dans son panégyrique de Théodose prononcé en 389, conseille aux artistes et aux poètes de laisser de côté ces thèmes rebattus des vieilles fables. Quoi qu'il en soit, l'apport de sang grec qui donne à la plupart des Nuristanis – et à certains afghans – un air étrangement sud-européen, aurait vraisemblablement commencé avant l'équipée d'Alexandre. Ce que firent les trainards de son armée en rencontrant les femmes kafires ne fit que renforcer cet aspect ethnique.

En 1956, la prodigieuse diversité physique frappe les deux voyageurs que sont Newby et Carless. La couleur de la peau, les yeux, la forme du nez, tout varie. Ils auraient pu passer pour des gitans, des juifs, des serbes ou des croates ; la longueur de la barbe contribue à ordonner cette diversité.

« Sans moustache, ils ressemblent à des Mormons ; barbes rudimentaire, ils paraissent sortir du Saint-Germain-des-Prés des existentialistes ; barbe embryonnaire, ils paraissent aussi contemporains que les clients d'un café expresso ».



Ce sont des Katirs Ramguli, une tribu des Siash-Posh à tunique noire, converti de force à l'Islam. Ces hommes ont une langue et cette langue a une grammaire. Véritablement mythique, ce chef d'œuvre linguistique mérite toute notre attention, d'autant

qu'elle a été étudiée par Eric Newby sur les hauteurs du Pamir, et rien qu'à ce titre, elle ne peut que forcer notre admiration. Ces Notes sur la langue bashgali (kafir) du colonel J. Davidson de l'Indian Staff Corps, Calcutta, 1901, ont été rassemblées par l'auteur après un séjour de deux ans à Chitral, – d'après Geoffrey Moorhouse, autre grand voyageur devant l'Eternel, les plus belles vallées sont celles du Chitral – avec l'aide de deux kafirs de la tribu Bashgali, et fournissent un corpus de quelques 1744 phrases accompagnées de leur traduction en anglais qui donnent une « image troublante de la vie quotidienne des Kafirs Bashgali ». Ce moment exceptionnel mérite d'être reproduit in extenso ou presque. Il éclaire l'impatience frénétique de rencontrer un peuple dont l'usage quotidien de la langue comporte autant de richesse que de fantastique simplicité. C'est ainsi que « *Shtal latta vos ba padre u prett tu nashtoni mrlosh* » signifie « Si vous avez la diarrhée depuis plusieurs jours, vous allez sûrement mourir ». Certaines ouvertures de conversation du peuple Kafir sont encore plus troublantes : « *Ini ash ptuhl p'mich e manchi mrisht waria'm* ». J'ai vu un cadavre ce matin dans un champ. Et *Tu chi se biss gur biti ?* « Depuis combien de temps avez-vous ce goitre ? ». Ou encore « *Ia juk noi bazisna prelom* : « ma petite amie est une jeune mariée ». Bien troublant effectivement, même à cinq mille mètres d'altitude où plus rien ne saurait nous étonner... Les remarques les plus banales que laisse tomber ce peuple extraordinaire ont l'impact d'un couperet « *Tu tott baglo piltia* : « Ton père est tombé dans la rivière ». *I non angur ai ; tu ta duts angur ai* : j'ai neuf doigts ; vous en avez dix. ». *Or manchi aiyo ; buri aish kutt* : « un nain est venu demander à manger ». Et *Ia chitt bino tu jarlom* : « j'ai l'intention de vous tuer », à quoi la réponse arrivait du tac au tac : « *Tu bilugh le bidiwa manchi assish* : » Vous êtes un homme de grand cœur ». Il semble aussi que les éléments dans leur pays soient d'une furie exceptionnelle : *Dum allangiti atsiti i sundi basna bra* : « une rafale de vent est venue et a emporté tous mes vêtements ». Et que la nature y est d'une implacable cruauté : *Zhi mare badist ta wo ayo kakkok damiti gwa*. « Un gypaète barbu est descendu du ciel et a emporté

mon coq ». Un manuel aussi rare donne des informations précieuses sur une telle race et permet de prendre la mesure de la difficulté de s'introduire par le biais d'une conversation à bâtons rompus : « *To'st kazhir krui p'pti ta chuk zhi prots asht ?* » « Combien de taches noires y a-t-il sur le dos de votre chien blanc ? » Telle était l'amicale question à laquelle répondait cette phrase glaçante : « *C'est un bon chien tout jaune, et sans aucune tache* ». Quand on songe à nos traditionnelles grammaires anglaises et à l'ouverture bien connue concernant la richesse supposée de nos tailleurs, on reste confondus de tant d'originale pédagogie.

4 LE CŒUR DE L'ASIE CENTRALE : UN PURGATOIRE

Taiabad en 1956 est un purgatoire et une ville frontière : un colonel charmant très religieux assorti d'une infirmière suédoise accueille les deux hommes. La Perse altière et majestueuse s'estompe définitivement dans les brumes de l'imagination anglaise. Le changement d'appellation traduit simplement le changement de régime, et le passage de l'imaginaire au réel. Et la réalité de l'Afghanistan tel que Eric Newby le décrit en 1956 est faite de deux éléments : la géographie physique et la géographie humaine. Les deux vallées successives du Pandchir et du Darian constituent l'arrière-plan géographique de cette étape rythmée par la belle alternance de passages de cols, de gorges, de défilés, et la contemplation de vallées riantes où se niche une humanité variée, parfois détestable, parfois insolite, parfois fort belle devant laquelle il éprouve une sorte d'enchantement lucide et loufoque, un mélange d'infatigable curiosité, de solide étrangeté et un humour inépuisable aux solides vertus protectrices. Tout le voyage sera d'ailleurs caractérisé par cette curieuse et méthodique alternance de descriptions de paysages sublimes, de vallées luxuriantes présentées dans une lumière d'éternité, peuplées de femmes à la beauté sauvage ou à la sauvage beauté et de passes montagneuses menaçantes, d'une dangerosité extrême, qui prennent parfois l'allure de tombeau. A douze kilomètres de Taiabad, la frontière afghane est un no man's land parsemé de

forts en ruine construits de boue séchée à l'air abandonné. Là, même les vents ont une dimension mythique : ils sont « aussi chauds qu'un sèche cheveux » et soufflent avec une telle violence qu'on pourrait s'appuyer dessus. Celui-là porte un nom : le Bad-i-Sad-o-Bist, le vent des cent vingt jours. Il souffle pendant trois mois. *« La poussière est épaisse, vieille, aigre au goût, comme si elle avait tourbillonné depuis la nuit des temps ».*

C'est bien le cœur de l'Asie centrale : l'Afghanistan. La première ville rencontrée est Herat parfaitement assortie au décor : elle fut construite par Alexandre Avec le roi macédonien, la barrière qui séparait le monde grec de l'Asie s'est brusquement abaissé. Entre 334 et 325 av. JC, l'hellénisme a subjugué l'Asie mineure, la Syrie, l'Égypte, l'Iran., le Turkestan occidental, le bassin de l'Indus. Premier échange d'une ampleur planétaire, la statuaire grecque associée au bouddhisme a conquis l'art de l'Extrême-Orient. Herat fut assiégée par tous ceux qui ont compté en Asie centrale, et parmi les plus féroces, les mongols de sinistre mémoire, ces Assyriens du Moyen-âge asiatique... Herat se trouve à la périphérie de l'Asie centrale. La résistance des Khorezmiens avaient eu pour effet d'enrager les Mongols. Termz fut alors rasée et toutes les grandes cités de Bactriane. Ce fut ensuite Balkh, puis Merv, puis Nicha, puis Taloqan et Bamyane. Hélat, épargnée une première fois, se souleva. La grande cité persane fut assiégée durant six mois avant de tomber le 14 juin 1222. L'égorgement systématique de toute la population demanda une semaine.

Le cataclysme timouride qui un siècle seulement après Gengis Khan devait détruire en grande partie l'Asie centrale depuis son cœur même,



Samarcande, fut pire encore.

En 1922, la destruction par Gengis Khan des *kariz*, des canalisations souterraines ancestrales a rendu définitivement au désert de superbes terroirs. L'Aral disparut pendant deux siècles avec Gengis Khan et Tamerlan. Celui-ci détruisit les systèmes de canalisation qui avait pu échapper aux Mongols cent soixante ans plus tôt. La région ne se releva jamais. La nature, la terre, et pas seulement les peuples porte la trace sanglante du passage des violents. René Grousset évoquait les sinistres conséquences d'un cycle de guerre à répétition qui peut, à la longue, tuer la terre et détruire la civilisation.



La méditation un peu douloureuse de G. Moorhouse devant les ruines de Merv, en Afghanistan est loin de l'admiration des deux anglais dans le Nuristan évoquant « ceux qui ont compté en Asie centrale ».

Qu'est-ce que Gengis Khan a légué au monde en dehors d'un modèle du Pony Express et d'un exemple de gouvernement impérial pouvant servir aux Britanniques en Inde ? » Sous prétexte que les mongols avaient à leur actif un réseau de messagers, la sécurité des voyageurs et la tolérance religieuse, peut-on leur accorder des circonstances atténuantes, excuser la boucherie, la violation de toutes les lois humaines et les destructions massives qui avaient précédé ces actes positifs, et qui les avaient même rendu possibles ? Que d'imagination farouche, que de brutale audace il avait fallu pour raser tant de métropoles sans explosifs. A La grande cité de Merv succède aujourd'hui le vide aride du désert.

L'Asie centrale, foyer d'où se sont levés les deux peuplements parmi les plus dévastateurs de la planète.

5 L'ARABISATION FORCEE DES KAFIRS...

En arrivant, les arabes trouvèrent un pays riche et prospère. Les Khalifes qui apportaient leur religion n'exigèrent pas une soumission servile et traitèrent les Afghans en collaborateurs. Ces hommes qui avaient vu pendant de longs siècles leur territoire piétiné par des conquérants venus du Nord ou de l'Ouest et qui pour garder leur indépendance se réunissaient dans les lieux les plus inaccessibles respiraient enfin. Du moins c'est ce qu'on raconte. C'était l'ère des Khalifes.

Le reste est une histoire noire d'oppression islamique.

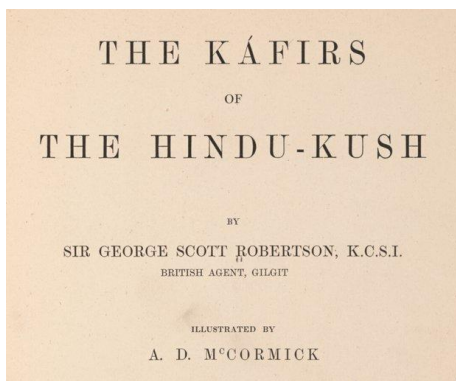
En 1956, on montre à Eric Newby un rocher percé d'un trou : en 1895, les Siah-Posh étaient amenés à cet endroit et on leur demandait s'ils voulaient devenir des Fidèles, en cas de refus, on leur tranchait la tête. Abdhul Rahman Abdul Rahman envoyait ses armées pour mener le jihad contre les infidèles et convertir par l'épée les Kafirs, habitants du Nuristan. Ces Kafirs étaient des brigands, des massacreurs de musulmans, pire, des buveurs de prodigieuses quantités de vin, des possesseurs d'esclaves, des adorateurs d'Imra le Créateur, de Moni le prophète, de Gish le dieu de la Guerre, et de tout le panthéon Kafir avec ses seize divinités principales. Tout cela prit fin lorsque trois armées envahirent le Kafiristan. Il est vrai que chaque soldat reçut vingt roupies par jour pour éviter de se livrer au pillage. Les trois armées attaquèrent simultanément. Les pertes afghanes furent officiellement chiffrées à soixante-dix hommes et celles de Kafirs à quatre ou cinq cent. Ils se rendirent sans avoir combatus à l'exception des Siash-Posh de la vallée du Ramgul. Les survivants furent emmenés en captivité. Des protestations indignées s'élevèrent ici ou là en Angleterre. Mlle Lilius Hamilton, docteur en médecine et médecin à la cour de l'émir, qui avait introduit la vaccination dans le pays et fondé un hôpital à Kaboul y répondit : le propos de sa lettre était que quiconque jugeait le traitement des Kafirs suivant les critères moraux des Anglais disait des bêtises. Le rideau tomba sur le Kafiristan pour

se relever un peu plus tard sur le Nuristan, de Nur, en arabe qui signifie lumière, la « terre de Lumière ». Terre d'islam...

Le statut des femmes est lié à cette histoire mouvementée. Dans une de ces lettres à vocation hautement didactique Hugh Carless, le compagnon de voyage de Eric Newby livre l'essentiel sur cette question déjà redoutable et devenue très sensible:

« les Nuristanis n'ont été convertis à l'Islam que fort récemment ; les femmes y comptent moins que la poussière qu'ils foulent sous leurs pieds. Aucun aménagement n'est conçu pour les femmes touristes – ces derniers mots sont en italique, sans doute pour souligner toute l'impitoyable violence du fait ». Il suggère de consulter The imperial Gazetteer, page 70 du volume sur l'Afghanistan, lignes 37 et suiv. L'ouvrage est un peu démodé mais la situation est sensiblement la même de nos jours ».

On peut dénicher l'ouvrage dans un « transept sépulcral » de la BNF et y lire ce que Carless retrace généreusement à sa femme Wanda : que les femmes kafir sont pratiquement esclaves, achetées et vendues pour les usages les plus variées, ni plus ni moins que des articles ménagers. A quoi Wanda répliqua : « On croirait une saison londonienne ». L'humour anglais est charmant. Dans un salon londonien...



Les Afghans sont définis par Geoffrey Moorhouse comme « un belliqueux mélange de Pathans, de Tadjiks, d'Ouzbeks, d'Hasaras et d'autres races fières ».

Ils se persécutent cependant entre eux. Les cerfs-volants de Kaboul ont aujourd'hui ouvert une nouvelle brèche dans la

connaissance de ce pays qui apparaît marqué par la violence et les violences de l'histoire mais aussi par une ségrégation raciale qui

n'a rien à nous envier et qui s'appuie sur des critères que nous comprenons à peine.

Les origines des Kafirs sont bien incertaines et les légendes fleurissent autour d'eux. Une d'elle les fait descendre en ligne mâle des traînards de l'armée d'Alexandre le Grand, qui longèrent le Kafiristan pour se rendre en Inde. Ayant passé l'hiver de 327 avant J.C avec son armée à *Alexandria ad Caucasum*, Alexandre envoya l'un de ses généraux, Hephaeston, franchir la passe de Khaybar avec le corps principal de l'armée pour s'emparer de Taxila, dans le haut Pendjab. Quant à lui, il longea la rive nord du fleuve Kaboul et pénétra dans la vallée du Kounar, où il vainquit un peuple blond et guerrier, les Aspasiens, qui pourraient fort bien avoir été les véritables Kafirs indigènes. C'est au cours de ces opérations contre les Aspasiens que se distingua Ptolémée, fils de Lagos et futur roi d'Egypte, fondateur de la dynastie des Ptolémaïdes.

6 LA ROUTE DES CARAVANES

C'est sous un soleil torride dans une contrée où même les melons sont insipides que deux anglais complètement frappés roulent jusque l'agréable transition que va représenter Kaboul où ils se présentent au Ministère afghan des affaires étrangères. Nous y avons la vision aussi brève que charmante d'un diplomate à l'hospitalité toute orientale s'affairant derrière une batterie complète de théière en argent, de pots de laits et de crèmes car l'Afghanistan n'est-ce-pas « est un pays d'hommes ». Soucieux de leur condition physique, les deux hommes partent « travailler la corde » sur la Colline de la légation, modeste promontoire de trois cent mètres où vont courir les secrétaires d'ambassade après une nuit de libation. Le temps de se débarrasser avec une élégance toute diplomatique d'un guide afghan généreusement envoyé par le ministère, guide aussi encombrant qu'inutile (il revient d'un tour du monde à vélo et n'a jamais rien escaladé de sa vie) et c'est le départ pour la vallée du Pandchir. On y cueille

la mûre et on y assiste à la fin de la moisson. On mangera beaucoup de mûres au cours de ce voyage, mais de manière très irrégulière... D'ailleurs d'une manière générale et bien que les détails sur la question ne soit pas très nombreux encore que récurrent, on peut déduire sans risque de se tromper que le Nuristan en 1956 n'avait rien d'une étape gastronomique et il ne le fut certainement pas pour Eric Newby. Le Koh-i Daman est un haut plateau prospère d'où ils parviennent à Chalikar. Les montagnes de l'Hindou Kouch sont là « hérissées et arides ». Selon les Afghans, les oiseaux eux-mêmes ne peuvent les franchir qu'à pied » alors que les caravanes le long des défilés mettent vingt-cinq à trente jours. Des Tadjiks et des Pathans, des femmes dans leurs immenses tchadors percés de trous pour les yeux, traversent un pont à cheval, chacune suivie d'un mari anxieux, qui trotte à pied par derrière. A Gulbahar, la dune de Reg-i-Ruwam – « les sables qui courent » sorte de deedjeredoo naturel, chante et gémit quand le vent l'agite. Puis la plaine souriante est laissée derrière pour la gorge d'où dévale une rivière, « encore un virage et ce fut le paradis ». Une lumière dorée, un champ de maïs où les femmes jouent de leur voile avec coquetterie – abandonné le tchador, ce « suaire » –, des hommes moissonnent le blé à la faux, des ânes sortent des champs. Bruegel dans la lumière du Lorrain. Quelques indigestions de mûres et d'abricots plus loin, il faut passer aux affaires sérieuses et le principe de réalité reprend ses droits. Dans un moment de lucidité sans précédent, Newby résume l'essentiel de la situation :

« J'étais maintenant seul en Asie, avec un compagnon dont l'attitude envers la nourriture tenait du mépris sans mélange, et dont les pensées étaient presque aussi austères que celles des hommes qui nous entouraient »...

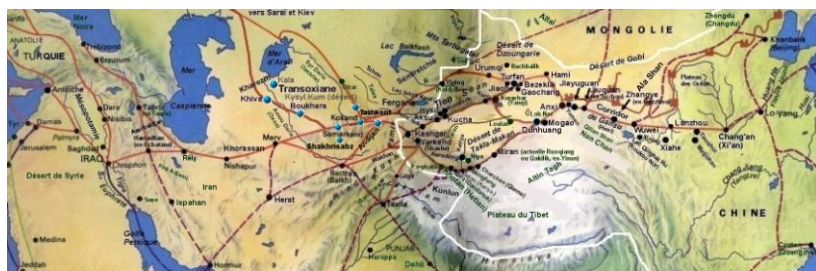
Il faut continuer à pied. Epouvantant leurs guides, les deux hommes s'engagent – et les contraignent aussi à s'engager – par 45° sur une route déserte. Trois kilomètres suffirent pour opérer de grands changements, à commencer par renoncer à bavarder gaiement... Il faudra attendre la fin du voyage pour des changements plus substantiels ; en particulier pour que Hugh

Carless manifeste un authentique intérêt pour la nourriture. Le vrai voyage commence, à pied, avec vingt kilos de matériel et, absurdité suprême aux yeux de Newby, des chevaux pour porter le matériel, car en 1956, « il n'y a pas de mulets en Afghanistan ». Cette route, c'est l'antique route des caravanes qui jadis menait au nord de l'Afghanistan, au Badakhshan et qui traversait l'Oxus (l'Amou-Daria) – avant qu'une route carrossable ne traversât l'Hindou Kouch au col de Shibar.

Si elle ne se confond pas avec l'antique route de la soie elle y est étroitement liée. L'usage du terme « Route de la Soie » remonte au XIX^e siècle et au père présumé du terme, le baron Ferdinand Von Richtofen (oncle de Manfred Von Richtofen, un as de l'aviation allemande de la première guerre mondiale qu'on surnommait le Baron rouge). L'Orientaliste René Grousset évoque ces « *pistes immémoriales dont l'orientation commande la marche du destin comme elle a commandé la propagation des religions et des esthétiques* ». Dès l'aube de l'histoire et pour toujours « *la Route a rattaché l'Inde à cette Asie Antérieure qui, de la Méditerranée à l'Iran oriental est pour nous l'Orient classique* ». Cette appellation romantique qui laisse supposer l'existence matérielle d'une grand-route unique qui aurait relié la Méditerranée à la Chine ne renvoie pas exactement à la réalité. René Grousset rappelle qu'« à coté des routes de la civilisation sédentaire il y a les pistes de la Barbarie, les grandes routes anonymes des nomades ».

Ils viendront d'ailleurs, du plateau djoungaro-mongols...

En ce qui concerne la Route de la Soie, elle offre plusieurs itinéraires : à l'est de la Kirghizie, le voyageur a le choix entre trois itinéraires différents pour parvenir à la même destination, tous trois séparés de leur but par des distances et des barrières naturelles considérables. L'une des ces trois routes suit les rives du lac Issyk-Koul, avant de longer le versant nord du Tien Shan (les Monts célestes), l'autre traverse Kachgar et évite la haute altitude pour ne pas avoir à affronter les contreforts sud du massif du Tien Shan, tout en restant assez haut pour éviter le redoutable désert du Takla-Makan.



La troisième part de Kachgar et esquisse une courbe vers le sud qui passe par Yarkand et Khotan, à la lisière de la mer de sable. Sans compter les pistes qui coupaient les grand-axe est-ouest pratiquement à angle droit, en particulier celle qui venait d'Inde pour rejoindre la grande voie des caravanes à Bactra – l'actuelle Balkh, en Afghanistan.

L'ouverture de la route de la soie proprement dite ne date que d'une centaine d'années avant J.C., l'itinéraire était appelé à devenir et à rester pendant des siècles l'axe de communication le plus important et le plus mythique de la terre. Le rôle historique de la route de la soie est triple : elle sert d'abord à la transmission des denrées d'une extrémité du monde connu à l'autre (soie, épices, encre et acier contre or et argent des romains,), elle sert ensuite à la transmission des idées et des découvertes (c'est ainsi que les Chinois dévoilèrent le secret de la fabrication du papier, de la technique du ver à soie, de la culture des roses, des camélias, des pêches des oranges et des poires, tandis que l'Europe divulguait l'art de fabriquer du verre de couleur, et de faire pousser raisin, concombres et figues) et elle eut ensuite pour rôle historique de susciter les guerres et d'inviter aux conquêtes.

Les caravaniers devaient aussi braver les brigands et autres bandits des grands chemins qui rapinaient les voyageurs étrangers traversant leur territoire. Pire, pendant deux cent ans y sévirent les Assassins, une secte perse de musulmans chiites dont les activités remontaient à la fin du XI^e siècle, époque à laquelle Hasan i Sahab avait fait main basse sur des places fortes fortifiées situées dans les montagnes, au sud de la mer Caspienne. L'un de

ces forts, Alamut, au nord de l'actuel Téhéran, devint son quartier général. Dans les jardins, on cultivait le chanvre indien, *cannabis Indica*, rituellement administré aux disciples ayant fait promesse d'occire quiconque leur serait désigné par leur maître. Initialement motivé par le fanatisme religieux, les Assassins pratiquèrent ensuite l'art du calcul politique et de la trahison jusque dans leurs propres rangs.

L'un d'eux, un Syrien du nom de Rachid ad-Din avait si bien su s'attirer les bonnes grâces du maître que celui-ci ne comprit qu'au moment d'être assassiné qu'il avait trouvé son successeur. Ce règne de terreur prit fin au XIII^e siècle quand Houlegu, le petit-fils de Gengis Khan assiégea les forteresses et en massacra tous les occupants. La secte des Ismaili redevint alors la branche pacifique de l'Islam, ce qu'elle est restée jusqu'à aujourd'hui, sous la conduite des Aga khans.

Les grandes routes actuelles sont les routes de la drogue qui sillonnent l'Asie centrale vers le Nord. La plus connue organise le transport de l'héroïne d'Afghanistan ; à travers le Pamir vers Bichkek et Almaty. Un autre itinéraire passe par l'Afghanistan occidental (Hérat, Kandahar) avant d'aboutir à Merv, au Turkménistan.

7 TURCS ET AFGHANS

selon que vous serez d'un côté ou de l'autre de la frontière

Le voyage continue... A Marz Robat, il faut négocier avec les guides, panser les pieds de Newby qui découvre alors qu'il ne supporte pas les chaussures étroites et qu'il souffre chroniquement de troubles gastriques. La vallée du Pandchir est un haut lieu de mûriers. Les tadjiks en font la cueillette. C'est leur nourriture de base. Le sucre est si rare qu'on n'en emploie jamais dans le thé. Le Pandchir est une terre de contraste : un grand escarpement succède à chaque enclave cultivée où serpente un sentier qui laisse la rivière trois ou quatre cent mètres plus bas dans une gorge, en la surplombant de manière terrifiante. Au point le plus impressionnant, il n'y a rien. « Aucun arbre ne

poussait sur cette escarpement, pas la moindre trace de végétation et il n'y avait pas d'ombre ; la terre était rouge et brûlante, la poussière tourbillonnait autour de nous. Le soleil semblait emplir le ciel entier, tel un gigantesque bouclier de cuivre ». Mais dès qu'il est mention de l'eau, tout reprend une coloration prosaïque... Dans la gorge en contrebas, la rivière était d'un jaune sale. Une fois le col descendu, le paysage semble sorti encore une fois d'un tableau de Claude Lorrain. (Plus tard, lors de la descente, il sera comparé à un paysage de Léonard de Vinci) : un amphithéâtre naturel d'herbe verte ombragé par des mûriers et des noyers. Toute cette partie du voyage est encore une fois rythmée par le contraste déjà relevé entre la douceur des vallées humanisées et l'âpreté des paysages qui les séparent. Dans la vallée cultivée de Darht-i-Rewat, des tadjiks offrent un gâteau aux mûres mais préfèrent, plus virilement, chiquer. Il faut traverser un torrent profond. Trois kilomètres plus loin, c'est le lieu dit : Ao Khawak, la rencontre des eaux, qui arrivent au col de Khawak, notoire parce qu'il atteste le passage de Timul Lang. C'est l'endroit où sa farouche cavalerie aurait traversé l'Hindou Kouch sur la route de l'Oxus jusqu'à l'Inde en 1398. Révéré aujourd'hui en Ouzbékistan, celui que les ouzbeks appellent avec vénération l'« émir Timour », « l'étoile polaire », demeure pour les Iraniens le « Diable », le « Boiteux d'airain » : Timour leng, le bourreau d'Asie centrale. Né avec un mélange de sang turco-mongol dans les veines, il eut à vingt ans la jambe transpercée ce qui lui valut le sobriquet de Timur i leng : Timour le boiteux. Comme nos historiens ont eu souvent recours aux historiens persans, c'est ce sobriquet qui est à l'origine de notre Tamerlan. Il combattit les Kafirs au XIII^e siècle.

La question de l'origine est la source de ces inventions aux vertus explicatives qu'on appelle des mythes. Geoffrey Moorhouse expose une théorie singulière sur l'origine supposée des turcs. Selon les Chinois, qui les considère comme une branche des Hsiung-nu, adversaires traditionnels originaires d'une région montagneuse au nord du désert de Gobi, un ennemi non désigné aurait fait disparaître les Turcs de la surface de la terre, à une

époque aussi ancienne qu'obscur. Le seul survivant était un garçon de dix ans, laissé pour morts, les pieds tranchés, il fut sauvé et élevé par une louve avec laquelle il s'accoupla. Ayant fécondé l'animal, il disparaît de l'histoire. La louve se réfugia dans le Tien Shan, où elle mit bas une portée de males qu'elle éleva jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de prendre femme. Une fois en puissance de femelles, les loups se dispersèrent et se multiplièrent. C'est l'un d'eux qui serait à l'origine de la descendance qui des générations plus tard, devait donner les turcs. On raconte qu'après la mise à sac de Delhi, on ne vit plus la moindre trace de vie dans la cité pendant deux mois pleins, pas même un petit oiseau.

Certes, l'oasis de Samarcande, celles de Boukhara et de Chakhrisabs furent pour cet homme avide comme une caverne des Mille et une Nuits où il entassait les richesses. Il offrit à Samarcande détruite par les Mongols une renaissance en en faisant sa capitale en 1369. La ville avait été témoin de l'arrivée d'Alexandre le Grand, en 328 avant J.C.. Elle s'appelait à l'époque Macaranda, chef-lieu de la Sogdiane, (qui correspondait à la région plus connue sous le nom de Tansoxiane). Il voulait réaliser un grand rêve, en faire le « Miroir du Monde », « le Jardin des âmes », « le Quatrième paradis ». Pendant les longues années où il exerça ailleurs ses talents de destructeur, le « fléau de Dieu et la terreur du monde » comme l'appelait Marlowe, ne manqua pas d'envoyer régulièrement chez lui les trésors et les artisans de valeur glanés dans ses conquêtes en vue de réaliser son grand rêve : justifier la réputation séculaire de Samarcande.

Mais s'il y eut avec Gengis Khan une *pax mongolica*, il n'y eut jamais avec l'émir, une *pax turcica* étendue à un empire bien construit. Le Khorezm fut quatre fois envahi et détruit. Pour vaincre la résistance des Khorezmiens, les digues de l'Amou-Daria furent une fois de plus brisées. Les eaux coulèrent de nouveau vers la Caspienne et la perte pour l'Aral fut plus sévère encore qu'après Gengis Khan : la mer d'Aral ne se rétablit qu'à la fin du XV^e siècle.

Dans le nord de l'Afghanistan, après la destruction d'Herat, les troupes Timourides renouèrent avec la tradition mongole des pyramides de têtes. Tamerlan détruisit partout les systèmes d'irrigation qui avaient pu échapper aux mongols cent soixante ans plus tôt. Les chefs Timourides achevaient l'œuvre des chefs genghiskhanides et se rendaient complice de cette saharification à laquelle le centre de l'Asie n'avait que trop tendance. En tuant les cultures pour refaire de la steppe, ils se rendaient les collaborateurs inconscients de la mort de la terre. A l'Ouest ils avaient détruit Bagdad, au nord, Tamerlan avait amené ses troupes jusque Moscou. Il marchait sur la Chine quand le mort vint le faucher. Les Timourides ne purent suppléer à l'incapacité administrative. Ils permirent simplement que durent jusqu'au XIXe siècle une sorte de Moyen âge décadent et cruel rendu par les témoignages de voyageurs.

Pandchir est à la croisée des cultures et des significations. Le contraste s'accroît entre la terre chargée d'histoire et cependant sinistre. Pour la première fois, mention de la faune : geais, pies d'Asie, et un oiseau dont la lumière fait varier la couleur des ailes du bleu au vert. Après le défilé, c'est le village de Shahnaiz et l'escale dans le Parian, riante vallée de quarante kilomètres qui s'étend jusqu'au col d'Anjuman, à la ligne de partage des eaux de l'Hindou Kouch. La population est toujours tadjik, mais le visage plus lourd témoigne du métissage avec les Ouzbeks du Nord, au type mongoloïde. Là, Eric et Hugh se font ethnographe et questionnent les tadjiks sur la signification probable de Pandchir. Le vieillard interrogé leur explique que la route du Pandchir est la route du Turkestan. Les Jadidi sont des Nuristanis. Autrefois, les Tadjiks avaient cinq chefs pour défendre la vallée, les panj shir, les cinq tigres qui tenaient les cols de l'Orient contre les jadidi. Mais les avis sont partagés. Pour le guide, Shir signifie tigre, certes mais parce qu'autrefois la vallée était pleine de tigres. D'autres versions circulent. Les Hindous prétendent que panj shir sont les cinq lions, fils de Pandu. Pour un autre, cela vient de hirmanie, le poisson-tigre qui vit dans la rivière. Soit...

Quant au Mont Samir nul n'a la moindre idée de sa signification...

8 LE MONT SAMIR : UNE BARRIERE NATURELLE

La première vision de la montagne est quasiment mystique :

« elle ressemblait vaguement à une pyramide brunâtre, tachetée de blanc, voilée de brume, dont la base plongeait dans une brume épaisse. Ce moment était extraordinaire. Mais ce n'était pas tant la montagne, si féérique qu'elle fut, que le paysage tout proche qui retenait notre attention ».

Tout cela rappelle le topos classique du *locus amoenus* où les médiévaux promettent des délices inexprimables dignes du jardin du Vieux de la Montagne.

Ici, ce n'est pas une mais trois vallées successives qui se présentent comme les trois filles de rois des contes traditionnels plus éblouissantes les unes que les autres. On ne faillit pas à la tradition...

La première vallée est une vaste prairie d'herbe verte et régulière, élastique sous le pied. On pardonnera tant de romantique ingénuité en songeant que Newby doit bander chaque jour ses pieds en sang. Elle est pleine de « chevaux magnifiques qui s'enfuirent dans un tonnerre de galop et de hennissements, en suivant l'entrelacs des canaux jusque dans les hauteurs, et leurs crinières voletaient au vent ». Dans la deuxième prairie campent les nomades sous leurs tentes en peau de chèvre noire, et dans la troisième, la plus haute, la même herbe drue et le même labyrinthe de canaux d'irrigation : leur « camp de base ». De là, les deux hommes vont tenter à plusieurs reprises de trouver une passe jusqu'au Nuristan. C'est l'étape la plus dure, comme il est aisée de l'imaginer, car aux épreuves liées au pays étranger, vient s'ajouter l'obstacle naturel. La première tentative est un échec. Les pieds et les entrailles à vif, l'affaire se gâte. Bloqué sur un plateau, sans tente, épuisés, le découragement guette sans nuire pour autant à l'exercice raisonné des dons d'observation les plus aigus dans la veine didactique qui semble les caractériser : c'est

ainsi que nous apprenons que les primevères poussent partout et que non seulement il y a là des *ranunculus* et des *potentilla* dorés, mais mieux encore des *nepeta bleus* et des *rhodolia rosea* jaunes et rouges « sur lesquelles bourdonnent des abeilles et de petites mouches couleur d'ivoire avec des motifs gris sur leurs ailes ». Quant à la faune, choucas, grives ou équivalents asiates de nos grives occidentales font pendant à un grand aigle solitaire. Vieille obsession philosophique grecque de l'un et du multiple. La destination est alors le flanc sud-sud ouest du mont Samir. Si bien sur, ce flanc existait car l'humeur de Newby, largement tributaire de l'état de ses tripes et de ses extrémités continue d'être colorée d'un franc scepticisme. De glacier en glacier, nos hommes renoncent pour tenter l'autre face de l'éperon. Encore en vain. Sans compter l'oubli d'une courroie et un mousqueton que Newby repart chercher par pur amour-propre. Ils leur faut redescendre dans la triple prairie où les attend l'un des trois guides venu leur demander d'aller soigner un malade. Le temps d'un détour, d'un peu de repos et le groupe repart à l'attaque de la montagne, cette fois par le flanc sud. Ils atteignent cette fois la vallée du Chamar, un ample vallon où poussent des herbes de différents verts et des roses trémières. De là, les deux hommes vont encore tenter de trouver un passage dans la montagne jusqu'au Nuristan.

Tout devient fort curieux à ces hauteurs inexprimables, tout atteint là une transcendance métaphysique à laquelle on ne saurait rester insensible : la faune s'anime de mystérieuses intentions à l'égard des voyageurs et les « marmottes zélées » sifflent sur leur passage « comme des arbitres à tignasse rousse », les chevaux s'arrêtent sans cesse pour manger de l'armoise, *l'artemisia absinthium*, une racine dont ils sont déraisonnablement friands, le berger qui les accueille dans son aylaq est revêtu d'une longue tunique et devient l'image même d'Alec Guinness déguisé en cardinal. L'ivresse de l'altitude... De l'autre côté, enfin, on aperçoit le Nuristan. Il était temps.

De moraine en glacier, de glacier en corniche, de corniche à la roche nue, instable de surcroît, la faille est escaladée. Il faut

encore redescendre sur une corniche qui leur sert de camp où se trouve le minimum de survie : deux sacs de couchage, un peu de nourriture et les réchauds. Hugh a les mains en sang, ce qui nous change. Ils recommencent par la face sud, cette fois c'est Hugh qui oublie une corde et repart la chercher. Il faut retourner au camp de la vallée de Chamar, prendre un peu de repos, convaincre les deux guides de les suivre. Il faudra un pieux mensonge et toute la rouerie de Hugh pour les convaincre, avec l'aide d'un mystérieux général nuristani sorti tout droit de l'imagination du diplomate. Mais cette fois, l'entreprise est couronnée de succès, et le col du Chamar Kotal-i-Chamar est trouvé et franchi. C'est le cœur de l'Afghanistan, c'est « la terre de lumière ». Bien déroutante au premier contact. Alors que la somptuosité du paysage est constamment louée que ce soit par la célébration des vallées accueillantes ou par celle des gorges profondes ou des paysages de montagne, le paysage est cette fois tout simplement « un peu décevant ». Il débouche dans une profonde vallée orientée nord-sud, ample et verdoyante certes, mais hélas, parfaitement déserte. Double déception : un paysage sans intérêt et personne pour les accueillir. Mais avec beaucoup de délicatesse pour les explorateurs, les Nuristanis ne tardent pas à se manifester. Nouvelle déception : ils les prennent pour des russes. La description traduit le rêve inavoué du narrateur : un pays hors du temps, hors de l'histoire dont il a précédemment évoqué la saisissante réalité :

« Ici, sur l'Arayu, l'un des endroits les plus isolés du monde, où convergeaient tous les vents de l'Asie et où les montagnes ressemblaient à l'ossature du monde perçant sous la peau, j'avais la sensation d'émerger d'un pays destiné à demeurer éternellement inchangé, quelques puissent être les désastres qui accablent l'humanité ».

L'éternité, le rêve des hommes. L'ossature du monde, la nervure de l'univers, en percevoir le secret, les arcanes cachés. Comment une terre ingrate et dure peut susciter pareille fascination ? C'est sans doute cela qu'on appelle un mythe. On en tous les cas, un mystère...

Méditation sur l'histoire et sur ses conséquences

Terre de tous les contrastes, de toutes les violences, de toutes les religions, de toutes les idéologies, terre de brassage, de lutte, de haute civilisation et d'islamisation, donc de destruction massive, l'Asie centrale, c'est l'endroit du monde d'où se sont levés ces peuplements turco-mongols qui ont entraîné de tels bouleversements humains.

Au centre, l'Afghanistan, terre de toutes les convoitises, non pour ses richesses, (encore qu'avant l'arrivée de l'islam, elle fut un pays prospère), elle n'en a (plus) guère, mais à cause de sa situation géographique qui ici, gouverne l'histoire. Aujourd'hui, dans le paysage centre asiatique domine encore la désolation. En Asie centrale, mis à part les splendeurs des antiques capitales devenues villes musées en Ouzbékistan, il ne reste rien de cette antique richesse. Si L'Afghanistan a pu s'honorer de grands centres de rayonnement du monde antique comme Herat ou Merv, il n'en reste rien aujourd'hui. Contrairement à ce qu'on pourrait croire la géographie physique n'enseigne pas d'inflexibles nécessités. Elle ne refuse pas l'idée d'une action voire d'un conditionnement de la terre, mais il ne se dégage pas directement des choses mais de l'esprit des hommes par rapport à ces choses.

Le milieu physique n'a rien de tyrannique : il pose une question à l'homme qui peut y répondre comme il veut ou tente d'y répondre comme il peut, selon les ressources dont il dispose, matérielles et créatrices, spirituelles et morales. Certains aspects de la géographie physique peuvent agir plus lourdement, (les montagnes constituent des frontières naturelles, des refuges en cas de résistance) mais ils ne constituent pas pour autant un déterminisme absolu. Les îles ne sont pas forcément les conservatoires d'anciens cultes – comme l'île de Pâques –, elles peuvent être aussi comme la Sicile le lieu d'expériences mystiques. Quelle que soit la force contraignante du paysage physique, l'esprit peut s'y inscrire, le modifier, l'humaniser, le transformer substantiellement. Il peut aussi le détruire. La loi historique que l'histoire ancienne nous rappelle et que René

Grousset avait formulé avec une certaine gravité, cette loi selon laquelle la résistance de la civilisation au point de vue spirituel, la résistance même de la richesse agricole des terres en apparence les mieux douées ne sont pas infinies¹², cette loi historique, l'Asie centrale est là pour le rappeler, qui garde la mémoire des civilisations les plus raffinées et les plus prestigieuses, disparues à jamais.

On peut méditer sur le despotisme oriental qui n'a cessé d'imprégner tout l'orient traditionnel au point que Montesquieu l'associait à l'Orient et que la tradition de philosophie politique occidentale l'a retenu. Si la tyrannie est grecque, la dictature romaine, le despotisme vient d'Orient. De Byzance à la Russie, de l'Égypte à l'Iran de l'Inde des grands Moghols au Céleste Empire, et en Asie centrale ou Gengis Khan et Tamerlan l'ont renouvelé avec un art consommé, puis répandu. Mais il n'est pas nécessaire d'aller aussi loin...

Il suffit de rappeler que la carte du vignoble ne correspond pas à la carte climatique. La vraie patrie originelle de la vigne, l'Égypte, l'Arabie, l'Afrique du Nord, est aujourd'hui privée de cette production par suite des préceptes religieux inscrits dans le Coran. Les vins étaient renommés en Égypte et à Carthage. Il a suffi d'un changement de religion pour effacer de la carte ce genre d'exploitation. De même l'élevage du ver à soie n'a pu se développer dans l'Inde, la croyance en la transmigration des âmes interdisait de tuer les animaux. La lignée des Timourides, les fils de Timour, de notre Tamerlan, fut l'origine des Moghols, le nom que les Perses donnaient au Mongols qui conquièrent presque toute l'Inde hormis l'extrême sud. Ils éradiquèrent le bouddhisme de l'Inde pendant trois siècles. Le premier des Moghols s'appelait Babur. Il goûta peu le vin kafir comme on sait... Son fils Humayoun se vengea de la trahison d'un frère en lui crevant les yeux. Ce frère passait son temps fort pacifiquement à enluminer des manuscrits.

Afghanistan, ou la terre de toutes les violences.

¹² Grousset (R.), *L'homme et son histoire*, Paris, Plon, 1954.

Que pensent les enfants kafirs de nos propagandes diverses sur la formation des Imams et sur la différence entre islam et islamisme ?

Oui, qu'en pensent-ils, eux ?

Et elles ? Oui, elles, qu'en penseraient-elles si elles en avaient connaissance ?



Jean-Yves Loude

BIBLIOGRAPHIE

- Blanc Edouard, « La colonisation russe en Asie centrale », in *Annales de géographie*, 1894.
- Cagnat René, *La rumeur des steppes*, Paris, Payot, 1999.
- Chauvin (.P.) Gentelle (P.) *Asie centrale : l'indépendance, le pétrole et l'Islam*, Le Monde poche, 1998.
- Fleming (P.) *Courrier de Tartarie*, Phébus poche, 2001.
- Grousset (R.), *L'Empire des steppes*, Paris, Payot, 1965, (réédition. 1996)
- Loude (J.Y.), *L'homme et son histoire*, Paris, Plon, 1954.
- Mikhailov (V.) *Les derniers infidèles de l'Hindou Kouch*, 1980
- Mikhaïlov (V.) *Chronique du grand djout*, Almaty éditions.
- Moisseev (V.A), *The wild nature of Turkestan*, en anglais russe et ouzbek, Tachkent, éditions Shark, 1996.
- Newby Eric, *Un petit tour dans l'Hindou-Kouch*, Paris, 2002, éditions Payot et Rivages.
- Maillard Ella, *Les Oasis interdites*, 1937.
- Moorhouse Geoffrey, *Le pèlerin de Samarcande*, Paris Phoebus, 1993.
- Stark Freya, *La vallée des Assassins*, 1936 par Freya Stark, - Paris Payot, 1991
- Tesson (S.), Telmon (P.), *La chevauchée des Steppes*, Robert Laffont, Paris, 2001
- Vaillant-Couturier (P.), *Au pays de Tamerlan*, Bureau d'éditions, 1932
- Pernot (M.) *En Asie musulmane*, Hachette, 1927.
- Viollis Renée, *Tempête sur l'Afghanistan*, Paris, Librairie Valois, 1930



Art kafir ou kalash